

~~256687~~
46891

Harold BENJAMIN

LA PÉDAGOGIE PALÉOLITHIQUE

ou PRÉHISTOIRE DE LA CONTESTATION

TRADUCTION FRANÇAISE
DE G. DE LANDSHEERE

CURRICULUM :
Education.

Editions « LABOR »
Rue Royale, 342
1030 - BRUXELLES

Fernand NATHAN
Editeur
PARIS

Préface

Qu'un pédagogue aussi éminent que Harold Benjamin ne laisse plus à d'autres le soin de se moquer de sa profession est un bon signe.

H. Benjamin a derrière lui une longue et belle carrière. Ce n'est ni un anarchiste brûleur de macadam, ni le serviteur inconditionnel de quelque parti. C'est tout simplement un homme intelligent et cultivé ; il réfléchit et applique son sens critique aux institutions qui l'entourent. Bref, il conteste.

La pédagogie paléolithique se voulait satire de l'enseignement américain. Elle fut publiée en 1939, en réaction contre les errements d'un « progressivisme » mal compris et contre la sclérose des universités. La course aux armements annonçait la deuxième guerre mondiale. Dans le dernier chapitre, les allusions à la menace qu'un dictateur faisait peser sur l'Occident sont claires et, hélas, prophétiques.

En trente ans, l'ouvrage n'a guère perdu de son actualité.

Depuis les événements de mai 1968, une littérature de la contestation s'est rapidement développée. Elle m'inquiète par son manque d'humour, cette vitamine de l'esprit. C'est pourquoi il m'a paru opportun de publier maintenant une version française de la pochade de H. Benjamin.

Elle n'élève aucune prétention au chef-d'œuvre ! Les pédagogues et les psychologues y retrouveront leur jargon dans la bouche de personnages dont la sophistication n'est pas la qualité dominante. Pourtant, la légèreté du propos n'est qu'apparente, on l'aura vite constaté.

Dans la traduction, j'ai cru devoir respecter le style original, assez lent, caractéristique de maints humoristes anglo-saxons. Les traits d'esprit et les gags qui surgissent après les détours valent bien un peu de patience.

Harold Benjamin m'a généreusement accordé le droit de traduire son livre. Je l'en remercie vivement.

G. DE LANDSHEERE.

Harold W. Benjamin

Harold W. Benjamin, Wisconsin, et mourut en 1917 de front la carrière d'av

Toute sa vie, H. Benjamin ment :

« J'ai commencé à enseigner dans une école rurale à 17 ans par mois. (...) Je jouais du bal de campagne. Je me suis quatuor appelé aux ententes fêtes. J'ai travaillé un été dans les mines de fer et un autre été aussi trappeur : vison et r

A 20 ans, H. Benjamin se payer des études universitaires, docteur en philosophie en 1911

Il enseigne la pédagogie à Stanford, du Minnesota State Teachers, et termine son diplôme à Glassboro State College.

Partout, il semble avoir exercé une influence sur ses étudiants grâce à son courage, à son dynamisme

u chef-d'œuvre ! Les
etrouveront leur jargon
dont la sophistication
urtant, la légèreté du
ura vite constaté.

oir respecter le style
de maints humoristes
es gags qui surgissent
eu de patience.

ment accordé le droit
rcie vivement.

I. DE LANDSHEERE.

Harold W. Benjamin

Harold W. Benjamin naquit en 1893, à Gilmanton, Wisconsin, et mourut en 1969, à Baltimore. Son père menait de front la carrière d'avocat et de propriétaire de ranch.

Toute sa vie, H. Benjamin l'a consacrée à l'enseignement :

« J'ai commencé à enseigner à l'âge de 17 ans. C'était dans une école rurale à une classe, (...) pour 35 dollars par mois. (...) Je jouais de la guitare et du violon dans les bals de campagne. Je chantais à l'église et dans un quatuor appelé aux enterrements, aux mariages et aux fêtes. J'ai travaillé un été comme poseur de voies de chemins de fer et un autre comme carrier. En hiver, j'étais aussi trappeur : vison et rat musqué... »

A 20 ans, H. Benjamin a fait assez d'économies pour se payer des études universitaires. Il obtient le titre de docteur en philosophie en 1927, à l'Université de Stanford.

Il enseigne la pédagogie aux universités de l'Orégon, de Stanford, du Minnesota, au George Peabody College for Teachers, et termine sa carrière de professeur au Glassboro State College.

Partout, il semble avoir exercé une espèce de fascination sur ses étudiants grâce à la clarté de ses vues, à son courage, à son dynamisme et à sa générosité.

Pacifiste, il sut faire la guerre : à la frontière du Mexique en 1916, en France jusqu'en 1918, dans le Pacifique pendant la seconde guerre mondiale. Il était sur le Missouri, dans l'état-major du général MacArthur, lors de la signature de la capitulation du Japon. Ce passé lui permit de réagir sans ambiguïté contre la chasse aux éducateurs de gauche, à l'époque du maccarthysme.

H. Benjamin est un des fondateurs de l'éducation comparée moderne. Dans ce domaine, son activité a été surtout centrée sur l'Amérique latine et sur l'Extrême-Orient : Japon, Corée, Afghanistan.

Il a participé à la fondation de l'Unesco, et spécialement à la rédaction de sa charte. La déclaration : « La guerre commence dans l'esprit des hommes » lui serait due.

H. Benjamin a fait d'innombrables conférences dans le monde entier, écrit des dizaines d'articles et publié seize livres, dont les plus célèbres sont « L'enseignement supérieur dans les républiques américaines » et « La pédagogie paléolithique ».

Ce dernier ouvrage fut écrit sous le pseudonyme de J. Abner Peddiwell et distribué comme canular lors d'une réunion de l'Association des Directeurs généraux de l'Enseignement, en 1939. Le livre devint vite célèbre et l'éditeur McGraw-Hill fut obligé de le réimprimer presque immédiatement. Il est resté parmi les *best-sellers* jusqu'à aujourd'hui.

I. Séminaire

Presque tout le monde du monde se trouve à grand-rue, dès que vous de vous détendre. Si, d'approche, vous regard et vers la droite, vous de croient que les nec-te sociables. Evidemment puisse rencontrer dans deux termes de ce r spirituels; c'était pourtant que je fus menacé d' persuada aisément de p au sud de la frontière.

C'était mon premier commander un nouveau tribord du bar, d'un ce s'approcher du compt point où je stationnais, revêtant un personnage d'écennie plus tôt, pe

1 Petite ville mexicaine situ Etats-Unis. Beaucoup de couleur locale et des dist

la frontière du Mexique dans le Pacifique pendant. Il était sur le Missouri, le 14 septembre 1846, lors de la signature du Traité de Guadalupe Hidalgo. Ce traité permit de passer le Mexique aux éducateurs de l'époque.

Les éducateurs de l'éducation publique, son activité a été reconnue en Argentine et sur l'Extrême-Orient.

Unesco, et spécialement la Déclaration : « La guerre mondiale » lui serait due.

Il a donné des conférences dans le monde, écrit des articles et publié seize livres : « L'enseignement supérieur », « La pédagogie ».

Sous le pseudonyme de Pierre Canular, lors d'une conférence des Directeurs généraux de l'Unesco, il devint vite célèbre et ses livres furent réimprimés presque partout, les *best-sellers* jusqu'à

I. Séminaire à Tijuana.

Presque tout le monde le sait, je crois, le plus long bar du monde se trouve à Tijuana¹. Il est à gauche, dans la grand-rue, dès que vous passez la frontière dans l'intention de vous détendre. Si, du milieu du bar et muni de lunettes d'approche, vous regardez assez longtemps vers la gauche et vers la droite, vous découvrirez tous ceux qui, au monde, croient que les *nec-tequilas* et la relaxation sont indissociables. Evidemment, vous n'imaginez pas que l'on puisse rencontrer dans ce bar un homme qui ignore les deux termes de ce remède aux malaises mentaux et spirituels; c'était pourtant mon cas quand, la dernière fois que je fus menacé d'une dépression nerveuse, on me persuada aisément de prendre deux semaines de vacances au sud de la frontière.

C'était mon premier jour à Tijuana. Je venais de commander un nouveau *nec-tequila* et je contemplais l'aile tribord du bar, d'un œil qui se voulait clair, quand je vis s'approcher du comptoir, à quelque cinquante mètres du point où je stationnais, un costume brun de coupe sévère revêtant un personnage petit et plutôt sphérique. Une décennie plus tôt, pendant mes études supérieures au

¹ Petite ville mexicaine située au sud de San Diego, à la frontière des Etats-Unis. Beaucoup de Californiens s'y rendent pour y jouir de la couleur locale et des distractions à bon marché. (N.d.T.)

Petaluma State College, ce costume et l'homme qui lui donnait sa signification et son caractère avaient martelé ma conscience, cinq heures par semaine et quarante semaines par an, jusqu'à ce que je leur répondisse de façon automatique.

D'abord, je n'en crus pas mes yeux. Ma raison me disait que ce phénomène ne pouvait se produire à Tijuana, ni d'ailleurs en aucun endroit où l'on vendît des boissons alcoolisées. Quoi que disaient mes yeux et ma mémoire, il semblait certain que j'étais simplement victime d'une illusion provoquée par l'action des nec-tequilas sur des voies cérébrales profondément perméabilisées.

— Luis, demandai-je, combien de necs ai-je bus ?

— Sé n'est qué vot' quatrièm', me répondit le barman, avec un certain reproche dans la voix, comme si le moment n'était pas encore venu de devenir loquace.

Je regardai de nouveau, et l'illusion persista, appuyée contre le comptoir, attendant qu'on la serve.

— Vois-tu là-bas un drôle d'oiseau, petit et obèse, dans un costume brun ? demandai-je.

Luis regarda et acquiesça. « Bouveur dé bièré », diagnostiqua-t-il lugubrement.

— De bière ! répétai-je. Jamais ! S'il est celui que je pense, cet homme n'a jamais bu une goutte d'alcool, sous quelque forme que ce soit. Tope là, Luis, et va prendre sa commande. Vite !

Luis obéit lentement et murmura en partant : « Dé l'alcool, mon œil ! Dé la bièr' cé dé la bièr' . »

Les quatre nec-tequilas n'auraient pu suffire à brouiller ou à déformer ma vision. C'est certainement l'émotion trop grande qui me fit momentanément perdre de vue Luis

et le client au costume
la barre du comptoir, n
par miracle, l'impossib
ma vie universitaire éta
devrais aller lui prése
s'apercevoir que la tequ

Après un long mome
ses longues moustache
envahi le bar.

— Qu'a-t-il command

— Rien, répondit Lui
comment au diablé nous
long bar dou monde. Ou

— A-t-il, a-t-il réelle
comme dans un souffle.

— Oh ! non. *Moi*, jé d
pas ainsi, ma cé qu'il
nous...

— *Professeur* ? As-tu

— Sûr. I prétend q
Colegio et i veut savoi

La voix de Luis s'év
tandis que je redress
veston et donnais à m
table. Le miracle s'étai
une barrière de quarant
respects. La vapeur ch
de quatre verres ne pou

— Monsieur le Pro
quand je fus à quelq
attendait toujours que
prétendue supériorité c

me et l'homme qui lui
ractère avaient martelé
semaine et quarante
je leur répondisse de

ux. Ma raison me disait
produire à Tijuana, ni
on vendît des boissons
yeux et ma mémoire, il
plement victime d'une
s nec-tequilas sur des
erméabilisées.

le necs ai-je bus ?

me répondit le barman,
ix, comme si le moment
loquace.

usion persista, appuyée
on la serve.

au, petit et obèse, dans

uveur dé bière », diag-

! S'il est celui que je
ne goutte d'alcool, sous
là, Luis, et va prendre

ura en partant : « Dé
la bière. »

nt pu suffire à brouiller
certainement l'émotion
ment perdre de vue Luis

et le client au costume brun. J'attendis, m'appuyant contre la barre du comptoir, mon cœur battant la chamade. Si, par miracle, l'impossible était arrivé et si le héros de ma vie universitaire était en cet endroit, je savais que je devrais aller lui présenter mes respects, dût-il même s'apercevoir que la tequila parfumait mon haleine.

Après un long moment, la figure de Luis, pilotée par ses longues moustaches, ressortit du brouillard qui avait envahi le bar.

— Qu'a-t-il commandé ? demandai-je d'une voix rauque.

— Rien, répondit Luis avec dégoût. I veut joust savoir comment au diablé nous sommes sour qué ceci est lé plou long bar dou monde. Oû diablé est votré preuve, i dit.

— A-t-il, a-t-il réellement dit *où diable* ? demandai-je comme dans un souffle.

— Oh ! non. *Moi*, jé dis où diablé. Lé professoré né parlé pas ainsi, ma cé qu'il veut savoir c'est comment diablé nous...

— *Professeur* ? As-tu dit professeur ?

— Sûr. I prétend qué il est professoré à Petaluma Colegio et i veut savoir comment diablé nous...

La voix de Luis s'évanouit en un murmure monotone, tandis que je redressais ma cravate, boutonnais mon veston et donnais à mon chapeau une rectitude respectable. Le miracle s'était produit. Au besoin, j'aurais forcé une barrière de quarante nec-tequilas pour présenter mes respects. La vapeur chaude et plaisante de la bagatelle de quatre verres ne pouvait m'arrêter un seul instant.

— Monsieur le Professeur Peddiwell, commençai-je, quand je fus à quelque distance du grand savant qui attendait toujours que l'on étayât par des preuves la prétendue supériorité dimensionnelle du bar.

Il se tourna et effleura du doigt le bord de son chapeau avec sa courtoisie caractéristique.

— Votre figure m'est familière, dit-il automatiquement, mais j'ai bien peur...

— Wayne — Raymond Wayne, l'aidai-je en ôtant mon chapeau. Vous ne vous souviendrez certainement pas de moi, Monsieur le Professeur, mais j'ai suivi vos cours, il y a dix ans, à Petaluma et je...

— Bien sûr, *bien sûr* ! Il me serra cordialement la main. J'avais, Monsieur, votre nom sur le bout de la langue. Si je me souviens de vous ? Assurément, je me souviens de vous. Un étudiant à grande distinction, si ma mémoire ne me trompe pas.

— Oui, Monsieur, et membre de Phi Beta Kappa¹, murmurai-je modestement.

— Bien sûr, *bien sûr*.

— Je m'étais spécialisé en histoire de la pédagogie.

— Mais oui, mais oui ! Ma propre spécialité ! Bien sûr que je me souviens de vous, Monsieur... — Monsieur...

— Wayne — Raymond Wayne.

— Monsieur Wayne, bien sûr. Et où enseignez-vous maintenant ?

— Ma foi, Monsieur le Professeur, je... heu, je... heu n'enseigne nulle part pour le moment.

— Vous n'enseignez pas ? Mais c'est terrible ! Spécialiste de l'histoire de la pédagogie — grande distinction — tout ce qu'il faut. Nous devons vous trouver un emploi immédiatement.

1. Association américaine groupant les étudiants qui se sont distingués dans les humanités et les arts (N.d.T.)

— Ma foi... pendant
cherché d'emploi dans

— Vous n'avez pas
quel est votre... ?

— Je... je vends des

— Marchand ambulan

— En un certain sens,

— Evidemment, cette
avantages que j'aperçoi

— Quelques avantages
exemple.

— Heu — en effet —
nombre de villes au cou
pays, n'est-ce pas ?

— Un certain nombre,

— Et des... heu... et au

— Parfois — oui. Vous
rencontres d'affaires, ce
genre de choses.

— Ah ! oui. Et sur la
estimez que ce bar est ré

— C'est le plus long
Professeur.

— Excusez mon insi
mesuré ?

— Ma foi — heu — non

— Avez-vous déjà mes

— Eh bien ! non, je ne

le bord de son chapeau

dit-il automatiquement,

l'aidai-je en ôtant mon
rez certainement pas de
s j'ai suivi vos cours, il

ra cordialement la main.
r le bout de la langue.
urément, je me souviens
stinction, si ma mémoire

de Phi Beta Kappa¹,

oire de la pédagogie.

pre spécialité ! Bien sûr
nsieur... — Monsieur...

. Et où enseignez-vous

seur, je... heu, je... heu
ent.

is c'est terrible ! Spécia-
— grande distinction —
vous trouver un emploi

tudiants qui se sont distingués
)

— Ma foi... pendant ces dernières années, je n'ai pas
cherché d'emploi dans l'enseignement.

— Vous n'avez pas cherché ? Mais... que faites-vous...
quel est votre... ?

— Je... je vends des machines à laver électriques.

— Marchand ambulant ?

— En un certain sens, oui.

— Evidemment, cette activité présente de nombreux
avantages que j'aperçois immédiatement.

— Quelques avantages, oui, Monsieur — l'argent, par
exemple.

— Heu — en effet — et les voyages. Vous visitez bon
nombre de villes au cours de vos déplacements dans le
pays, n'est-ce pas ?

— Un certain nombre, oui.

— Et des... heu... et aussi des bars ?

— Parfois — oui. Vous savez, Monsieur le Professeur —
rencontres d'affaires, conférences techniques — et ce
genre de choses.

— Ah ! oui. Et sur la base de vos observations, vous
estimez que ce bar est réellement le plus long du monde ?

— C'est le plus long que j'aie *jamais* vu, Monsieur le
Professeur.

— Excusez mon insistance, mais l'avez-vous jamais
mesuré ?

— Ma foi — heu — non.

— Avez-vous déjà mesuré d'autres bars ?

— Eh bien ! non, je ne crois pas.

— Alors — pardonnez cette sorte d'interrogatoire — comment savez-vous que ce bar est le plus long du monde ? Il fit une pause compatissante. Puis, sans attendre de réponse et dans le but évident de mettre fin à mon embarras, il se hâta d'ajouter : Je ne veux pas insister trop longtemps sur ce point, mais vous saisissez l'importance de la question, Monsieur... Monsieur... ?

— Wayne, fournis-je automatiquement, reconnaissant de pouvoir encore une fois contempler cet intellect infailible à l'œuvre.

— Bien sûr, Monsieur Wayne. Vous avez suivi mon cours d'histoire des sciences de l'éducation, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, j'ai suivi *tous* vos cours.

— Peut-être vous souviendrez-vous de ma leçon sur la vérification des hypothèses ?

— Monsieur le Professeur, je me souviens de *toutes* vos leçons.

— Merci, Monsieur. Vous avez encore à l'esprit le principe de base de cette leçon ?

— Eh bien ! — heu — je...

— En bref, il tendait à démontrer que l'éducation devient scientifique dans la mesure où les pédagogues acceptent de mettre leurs hypothèses à l'épreuve.

— Oui, Monsieur.

— Très bien. L'hypothèse concernant la longueur de ce bar nous offre un exemple intéressant. Cet établissement est visité quotidiennement par des centaines de touristes ; à tous, peut-être, on dit que ce bar est le plus long du monde et beaucoup le croient. On éduque donc ces touristes par le truchement d'une hypothèse, une hypothèse non vérifiée, une hypothèse qui ne s'appuie sur

aucune preuve objective, aucune donnée précise. A ces touristes est donc mé appuyé sur la foi, la conje sur un maximum de spéculation exactes. Comme bien que l'on rencontre partout éducatif des touristes de mensurations soigneuses et astiques !

Peddiwell aimait que s d'esprit critique, aussi j'a qu'il s'arrêta.

— On ne peut contester Dans toute science, on doit cation des hypothèses. Il e sous-estimiez l'importance d avons d'abord besoin de ensuite avoir quelque chose mencer par être largement tard, devenir objectifs ave pas oublier que les hypothé éventuellement faire plus a taine de chercheurs trava fournis par un millier de tes ciens disposant de cent mil du moulin un million de cor probables, cent millions d différences, un milliard...

J'hésitai, car je m'aperçus regardait avec curiosité et étaient, tout comme ma voix nec-tequilas, et devenaient

sorte d'interrogatoire —
bar est le plus long du
ssante. Puis, sans attendre
dent de mettre fin à mon
e ne veux pas insister trop
s saisissez l'importance de
... ?

quement, reconnaissant de
ler cet intellect infailible à

e. Vous avez suivi mon
l'éducation, n'est-ce pas ?

ous vos cours.

ez-vous de ma leçon sur

e me souviens de toutes

z encore à l'esprit le prin-

rer que l'éducation devient
les pédagogues acceptent
preuve.

oncernant la longueur de
intéressant. Cet établisse-
nt par des centaines de
dit que ce bar est le plus
croient. On éduque donc
l'une hypothèse, une hypo-
hèse qui ne s'appuie sur

aucune preuve objective, une hypothèse que ne soutient aucune donnée précise. A cet égard, le plan d'études de ces touristes est donc médiéval. C'est un plan d'études appuyé sur la foi, la conjecture et la divination, construit sur un maximum de spéculation et un minimum d'observations exactes. Comme bien d'autres systèmes plus formels que l'on rencontre partout dans le monde, le système éducatif des touristes de Tijuana a besoin de plus de mensurations soigneuses et de moins de fumisteries fantastiques !

Peddiwell aimait que ses étudiants fassent preuve d'esprit critique, aussi j'avais une objection prête, dès qu'il s'arrêta.

— On ne peut contester votre principe central, dis-je. Dans toute science, on doit toujours en arriver à la vérification des hypothèses. Il est toutefois possible que vous sous-estimiez l'importance des hypothèses de départ. Nous avons d'abord besoin de conjectures fantastiques pour ensuite avoir quelque chose à vérifier. Nous devons commencer par être largement subjectifs pour pouvoir, plus tard, devenir objectifs avec grandeur. Nous ne devons pas oublier que les hypothèses les plus farfelues peuvent éventuellement faire plus avancer la science qu'une centaine de chercheurs travaillant sur les scores objectifs fournis par un millier de tests, aidés par dix mille statisticiens disposant de cent mille machines à calculer, sortant du moulin un million de corrélations, dix millions d'erreurs probables, cent millions d'indices de signification des différences, un milliard...

J'hésitai, car je m'aperçus soudain que le professeur me regardait avec curiosité et que les chiffres que j'avançais étaient, tout comme ma voix, un tantinet forcés par quatre nec-tequilas, et devenaient quelque peu extravagants.

nant la longueur de ce bar,
déré. Nous nous trouvons
tique de généralisation non
de utilité potentielle. Vous
es fins sociales servies par

ils. Puis-je vous demander
er une hypothèse concer-
r formulée par une agence
boissons alcoolisées ?

ut à fait clairement que la
vite sur un estomac relati-
élérer mes processus men-
nes inhibitions. Mon cortex
tata ce fait et conseilla la
cortical éduqué à la nec-
un cri de délice et envoya

nalité humaine, Monsieur le
s-je.

roidement. — Il est bien
il, que l'alcool, même con-
exerce un effet dépressif
ur le...

moi et me poussèrent à

nai-je, rien que physiolo-
que nous définissions ce
n organismique. Toutefois,
ier d'une influence physio-
s les objectifs qui modifient
diaires, les instruments, les
édagogues, c'est-à-dire des

spécialistes de la psychologie appliquée. Nous travaillons
sur l'homme — sur l'homme en action — sur l'homme en
action qui tend à rendre sa vie meilleure !

Le professeur chassa violemment l'air par les narines.
— Hein ! Il se peut que ces déclarations générales con-
viennent pour une première leçon, mais, de temps en
temps, j'aime bien me mettre quelque chose de précis
sous la dent.

— D'accord, Monsieur le Professeur, voici un exemple.
Considérez le cas d'un touriste opprimé, d'un homme
habitué à être considéré, dans son habitat habituel, comme
une petite légume, à être traité avec hauteur par un patron
dominateur, à être dirigé avec hargne par une femme
énergique, d'un homme qui prend ses opinions politiques
chez les écolâtres à la solde de M. Hearst et ses concep-
tions économiques chez le colonel Mc Cormick, d'un
homme qui, par la force des choses, est satisfait de vivre
dans une petite maison, d'exercer un petit métier et, en
général, d'occuper une situation inférieure.

— Triste portrait, observa le professeur avec sympathie,
et pourtant, il s'applique dans une certaine mesure à bien
des hommes dont le monde croit qu'ils occupent une
position importante et détiennent un statut supérieur. Il sied
à un gouverneur que j'ai connu, à plusieurs capitaines et,
croyez-moi, Monsieur, dans le monde académique, il con-
vient même à certains doyens et à certains recteurs.

— Exactement, Monsieur le Professeur, mais considérez
encore un instant le cas de notre petit homme hypothétique.
Tout, dans son existence, concourt à lui donner le senti-
ment qu'il n'a pas d'importance. Sa personnalité se désin-
tègre. Mais, un jour, Monsieur le Professeur, cet individu
a la possibilité de venir en vacances à Tijuana. Il peut venir
seul, sans sa femme ou sans autres représentants de
l'autorité. Il entre dans ce bar et...

— Bien sûr, bien sûr, interrompit le professeur avec une soudaine animation. Je vois — pas de femme — pas de patron — la liberté — la personnalité entre en expansion et s'intègre — mais...

— Il entre dans ce bar, repris-je vite, et soudain la direction fait ce qui convient socialement. On lui dit qu'il se trouve dans un endroit unique, pas unique par son manque d'importance, comme lui, mais unique par sa grandeur, d'une grandeur dont il n'ose même pas rêver. Sous l'impact de cette suggestion, sa personnalité commence à s'ouvrir et à s'épanouir comme la fleur étiolée de sécheresse sous l'effet d'une douce et rafraîchissante pluie.

— Oui, oui, approuva le professeur. C'est dit de façon très jolie, artistique même, mais vous ne pouvez nier le fait condamnable que cet endroit est consacré à la vente de l'alcool et que votre petit homme pathétique sera tenté de...

— Exactement, et cela fait partie du traitement. Le bar suggère à notre petit héros sans importance qu'il peut participer à ce phénomène d'unique grandeur en buvant au comptoir. C'est pourquoi il boit — peut-être de la bière, cas où sa personnalité s'intégrera légèrement mieux ; peut-être du vin, ce qui l'aidera déjà plus ; peut-être une boisson forte, comme du whisky ou du rhum, après quoi il peut devenir nettement intégré ; ou peut-être, s'il a de la chance, de la tequila sous la forme de nec-tequila, qui dilatera sa personnalité avec une efficacité unique.

— Et heu — qu'est-ce que la tequila ?

— C'est une boisson distillée, une eau-de-vie — vie est vraiment le mot —, c'est l'âme liquide de certaines variétés d'agave. Et parmi les dérivés d'agave, la tequila est le suprême intégrateur de la personnalité.

Jusqu'à cet instant, j'avais pensé que la discussion était purement académique. Vous comprendrez mon éton-

nement quand le professeur se regarda dans le miroir qui garnissaient le mur. Ça n'était pas lui. Avec une sorte de négligence évidente, il regarda la taille de son veston du fameux costume que le miroir trompeur lui avait fait paraître vers l'endroit où j'attendais.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais prendre un de ces nec-tequilas.

Une crainte m'étreignit la poitrine avant d'avoir pu commander. Mais une certaine dose de confiance dans les glorieux ancêtres me fit tenir bon. Je mandai deux nec-tequilas.

Après le premier nec-tequila, le professeur remarqua : — Ma femme est venue.

— Wayne, fis-je en regardant la femme d'apparence extraordinaire qui avait toujours semblé me détester, qu'elle m'avait vu au séminaire.

— Bien sûr. Oui, Monsieur, au congrès national de la Ligue des Dames. Elle est déléguée pour Petaluma de cette association. Elle trahit pas, elle est même venue pour les relations entre la broderie au point de croix.

— Très intéressant, comment dire, passionnant pour Mme Peterson. Et heu — probablement très intéressant l'aiguille... Je m'en tirais à merveille.

mpit le professeur avec une
- pas de femme — pas de
nnalité entre en expansion

pris-je vite, et soudain la
socialement. On lui dit qu'il
nique, pas unique par son
ui, mais unique par sa gran-
ose même pas rêver. Sous
sa personnalité commence
ne la fleur étiolée de sèche-
et rafraîchissante pluie.

professeur. C'est dit de façon
mais vous ne pouvez nier le
roit est consacré à la vente
omme pathétique sera tenté

partie du traitement. Le bar
sans importance qu'il peut
nique grandeur en buvant au
it — peut-être de la bière,
égrera légèrement mieux ;
ra déjà plus ; peut-être une
ky ou du rhum, après quoi
ré ; ou peut-être, s'il a de la
rme de nec-tequila, qui dila-
efficacité unique.

la tequila ?

e, une eau-de-vie — vie est
liquide de certaines variétés
d'agave, la tequila est le
nnalité.

s pensé que la discussion
ous comprendrez mon éton-

nement quand le professeur s'éloigna lentement du
comptoir et se regarda dans un des miroirs déformants
qui garnissaient le mur. Calmement, il desserra sa cravate.
Avec une sorte de négligence précise, il déboutonna le
veston du fameux costume brun. Avec une satisfaction
évidente, il regarda la taille anormalement grande et mince
que le miroir trompeur lui donnait. Gravement, il se tourna
vers l'endroit où j'attendais.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, déclara-t-il, je
vais prendre un de ces nec-tequilas.

Une crainte m'étreignit la gorge, la crainte de m'évanouir
avant d'avoir pu commander la boisson, la crainte de
manquer le premier contact entre deux grands esprits.
Mais une certaine dose de courage provenant de mes
glorieux ancêtres me fit triompher. J'appelai Luis et com-
mandai deux nec-tequilas.

Après le premier nec-tequila, le professeur Peddiwell
remarqua : — Ma femme est à San Diego, Monsieur... heu...

— Wayne, fis-je en revoyant en esprit l'image d'une
femme d'apparence extrêmement déterminée, qui avait
toujours semblé me détester parfaitement, chaque fois
qu'elle m'avait vu au séminaire de son mari.

— Bien sûr. Oui, Monsieur, ma femme participe à un
congrès national de la Ligue Américaine des Ouvrages de
Dames. Elle est déléguée officielle de la section locale de
Petaluma de cette association. Si ma mémoire ne me
trahit pas, elle est même présidente du comité régional
pour les relations entre la planification économique et la
broderie au point de croix.

— Très intéressant, commentai-je poliment, et — heu —
passionnant pour Mme Peddiwell, sans aucun doute, et —
heu — probablement très utile aussi —, le travail à
l'aiguille... Je m'en tirais avec peine, espérant que le pro-

fesseur ne s'étendrait pas trop sur les activités de cette femme. Qu'elle fût à San Diego ou dans tout autre coin au climat moins bon m'était indifférent. De plus, avec cinq tequilas sous la ceinture, j'aurais détesté faire semblant que cela m'intéressait.

— Et savez-vous où je suis pour le moment ? poursuivit le professeur.

— A Tijuana, Baja California, République du Mexique, répondis-je promptement, les tequilas me donnant un bon accent castillan.

— En un certain sens géographique et objectif, oui, convint le professeur, mais dans un sens plus hypothétique et maritalement correct, non. Pour Mme Peddiwell, je suis, pour le moment et jusqu'à la fin de la semaine, en train de faire des recherches à la bibliothèque de l'Université de Californie, à Berkeley.

Je regardai cet homme avec un respect encore accru. Mon ancienne admiration d'adolescent s'enrichissait et s'approfondissait du délice que l'âge mûr éprouve à découvrir d'insoupçonnées noblesses de caractère. Cet homme qui était capable de mentir si intégralement à l'anguleuse Madame Peddiwell, je me sentais maintenant prêt à le suivre jusqu'en enfer, à travers une grande forêt de nec-tequilas.

J'eus l'impulsion de monter sur le comptoir pour proclamer sa gloire, mais j'inhibai cette réaction, car elle manquait de dignité; je m'apprêtais à faire remarquer au barman que nos verres étaient vides, mais le professeur fut plus rapide que moi.

— Luis, cria-t-il en frappant le comptoir du plat de la main et avec beaucoup d'emphase, deux necs — et fais-moi le plaisir de cavalier, espèce d'empaillé !

Après la seconde tournée le professeur prit un certain air et de robustesse. Il déposait un air affable. — Je désire voir de sa pleine voix de confiant votre point de vue ces fantastiques et fantaisistes comptant passer beaucoup

— Deux semaines, Monsieur

— Bien, je dispose de ce sans être trop. Le corps formation de base — cent salle de cours est, en son Si vous me demandez de je vous demanderai de L'instructeur n'est, je l'esp ces conditions, je propos sur l'histoire de la pédagog fantastique, conjecturelle d'examen ou... — Luis ! C verres vides ?

Quand le professeur e qui, vous vous en sou j'avoue que mon cadre de Je ne pus plus saisir qu joyeuses ondes verbales

— Monsieur — heu m'échapper, remarqua le revers une goutte de teq famille m'échappe. Quel e

— Pré... Prénom ?

— Oui, votre petit nom

— Oh ! P'tit nom ? Mon

o sur les activités de cette
go ou dans tout autre coin
indifférent. De plus, avec
ure, j'aurais détesté faire
t.

pour le moment ? poursuivit

a, République du Mexique,
tequilas me donnant un

graphique et objectif, oui,
s un sens plus hypothétique
our Mme Peddiwell, je suis,
fin de la semaine, en train
bibliothèque de l'Université

c un respect encore accru.
adolescent s'enrichissait et
que l'âge mûr éprouve à
blesses de caractère. Cet
mentir si intégralement à
, je me sentais maintenant
à travers une grande forêt

sur le comptoir pour pro-
ai cette réaction, car elle
rétais à faire remarquer au
t vides, mais le professeur

le comptoir du plat de la
nphase, deux necs — et
espèce d'empaillé !

Après la seconde tournée, le sourire fugitif et délicat du professeur prit un certain degré de permanence désinvolte et de robustesse. Il déposa son verre et me regarda d'un air affable. — Je désire vous dire franchement, déclara-t-il de sa pleine voix de conférencier, que j'apprécie maintenant votre point de vue concernant certaines hypothèses fantastiques et fantaisistes. Puis-je vous demander si vous comptez passer beaucoup de temps dans cet endroit ?

— Deux semaines, Monsieur le Professeur.

— Bien, je dispose de cinq jours. C'est assez de temps sans être trop. Le corps estudiantin jouit d'une bonne formation de base — cent pour cent Phi Beta Kappa. La salle de cours est, en son genre, la plus longue du monde. Si vous me demandez de prouver qu'elle est la plus longue, je vous demanderai de prouver qu'elle ne l'est pas. L'instructeur n'est, je l'espère, pas trop mal préparé. Dans ces conditions, je propose d'organiser un séminaire — sur l'histoire de la pédagogie paléolithique — hypothétique, fantastique, conjecturale — cours et discussion — pas d'examen ou... — Luis ! *Que hombre !* ne vois-tu pas les verres vides ?

Quand le professeur eut terminé sa troisième tequila qui, vous vous en souviendrez, était ma septième, j'avoue que mon cadre de référence devint un peu irréel. Je ne pus plus saisir qu'une phrase ou deux parmi les joyeuses ondes verbales qui me parvenaient en dansant.

— Monsieur — heu — votre maudit nom semble m'échapper, remarqua le professeur en essuyant de son revers une goutte de tequila, c'est-à-dire votre nom de famille m'échappe. Quel est votre prénom ?

— Pré... Prénom ?

— Oui, votre petit nom.

— Oh ! P'tit nom ? Mon p'tit nom, c'est Ray... Raymond.

— Raymond ? Diable, c'est encore plus difficile à retenir que votre nom de famille ! Si vous le permettez, je vous appellerai Bill — ou Bob.

— D'acc., vieille branche, lui assurai-je. Je me superfiche du nom que vous me donnez, pourvu que vous fassiez un cours d'histoire de la pédagogie pâle — poil — lithiase —, enfin la pédagogie que vous savez.

— Je commencerai demain, me dit-il, quand ma classe sera sur un pied un peu plus intellectuel.

Je ne sais pas si nous bûmes d'autres tequilas en cette occasion. Un profond sondage de mon souvenir du reste de la soirée ne fournit que deux fragments. En un éclair, je revois le professeur Peddiwell saluant par « Bonjour, beauté » une digne maîtresse d'école en vacances et en provenance des Etats-Unis. Un autre éclair me le montre en train de me chanter des berceuses dans le taxi qui nous ramenait à notre hôtel d'Agua Caliente — ou, plus exactement, des chansons qui rappelaient des berceuses, bien que les paroles en parussent partiellement dérivées d'expériences antérieures que le professeur avait faites comme siffleur dans un camp de bûcherons de l'Orégon.

II. Le plan d'études pal

Le premier grand pédago dont mon imagination se souv Peddiwell, de son meilleur t des temps calédoniens qui a nouveau-coup-de-poing, mais appellerons dorénavant Poing

Bien que peu de choses, da des travaux complexes, Poin avez certainement entendu p en forme de poire que les a de-poing. Poing-Neuf se fit u local considérable en produi fruste et d'une forme plus u connus jusque-là par sa tri étaient généralement des arm ses techniques d'utilisation d simplicité et de précision. choses dont la communauté l'énergie et la volonté de l homme éduqué.

Poing-Neuf était aussi un aujourd'hui, les hommes rec choses pour éviter la peine e

encore plus difficile à retenir
vous le permettez, je vous

assurai-je. Je me superfiche
pourvu que vous fassiez un
pâte — poil — lithiase —
vez.

me dit-il, quand ma classe
intellectuel.

s d'autres tequilas en cette
de mon souvenir du reste
ux fragments. En un éclair,
vell saluant par « Bonjour,
d'école en vacances et en
autre éclair me le montre
erceuses dans le taxi qui
Agua Caliente — ou, plus
rappelaient des berceuses,
sent partiellement dérivées
le professeur avait faites
de bûcherons de l'Orégon.

II. Le plan d'études paléolithique.

Le premier grand pédagogue, théoricien et praticien, dont mon imagination se souvient (commença le professeur Peddiwell, de son meilleur ton doctoral) était un homme des temps calédoniens qui avait pour nom l'*Inventeur-du-nouveau-coup-de-poing*, mais que, pour la facilité, nous appellerons dorénavant *Poing-Neuf*.

Bien que peu de choses, dans son milieu, lui permissent des travaux complexes, Poing-Neuf aimait inventer. Vous avez certainement entendu parler de ces pierres taillées en forme de poire que les archéologues appellent coup-de-poing. Poing-Neuf se fit un nom et acquit un prestige local considérable en produisant un de ces outils moins fruste et d'une forme plus utile que tous les instruments connus jusque-là par sa tribu. Ses massues de chasse étaient généralement des armes de la meilleure qualité et ses techniques d'utilisation du feu étaient des modèles de simplicité et de précision. Il savait comment faire les choses dont la communauté avait besoin et il possédait l'énergie et la volonté de les réaliser : c'était donc un homme éduqué.

Poing-Neuf était aussi un penseur. A l'époque, comme aujourd'hui, les hommes reculaient devant bien peu de choses pour éviter la peine et la douleur de penser. Plus

volontiers que ses contemporains, Poing-Neuf chemina jusqu'au point où l'effort cérébral est inévitable. Les mêmes qualités intellectuelles qui lui avaient permis de s'engager dans une activité approuvée par la société, en produisant un outil supérieur, l'engagèrent aussi dans une activité réprouvée par la société : penser. Pendant que d'autres hommes s'empiffraient des produits de leur chasse heureuse et restaient ensuite prostrés pendant de longues heures, Poing-Neuf mangeait d'un peu moins bon cœur, dormait un peu moins stupidement et se levait un peu plus tôt que ses camarades pour s'asseoir près du feu et réfléchir. Il fixa songeusement les flammes dansantes et s'interrogea sur les différents aspects de son environnement, jusqu'au jour où il se sentit profondément insatisfait de la façon de vivre de sa tribu. Il commença à entrevoir des moyens d'améliorer sa vie, celle de sa famille et de son groupe. Ce qui en fit un homme dangereux.

Voilà comment cet homme de pensée et d'action eut l'idée d'une éducation consciente et systématique. Le stimulus immédiat qui le fit entrer directement dans la pratique pédagogique lui fut fourni par l'observation de ses enfants qui jouaient. Il les vit réunis près du feu, à l'entrée de la caverne, manipulant des os, des bâtons et des cailloux aux colorations vives. Il nota que, dans leurs jeux, ils ne semblaient pas poursuivre d'autre but que le plaisir immédiat que leur procurait l'activité. Il compara cette activité à celle des adultes de la tribu. Les enfants jouaient pour le plaisir; les adultes travaillaient pour leur sécurité et l'enrichissement de leur vie. Les enfants s'occupaient d'os, de bâtons et de cailloux; les adultes s'occupaient de nourriture, d'abri et de vêtements. Les enfants se protégeaient de l'ennui; les adultes se protégeaient des dangers.

— Si seulement je pouvais obtenir ce qu'il faut pour obtenir la sécurité accrue et meilleure de cette tribu à avoir une vie meilleure, seraient grands, ils auraient plus de peaux pour se vêtir, dormir et ils seraient moins fatigués aux crocs recourbés qui pointent.

Ayant défini les buts de son plan à l'élaboration du plan d'études à atteindre. Il se demanda : « Comment de la tribu, devons-nous faire le dos au chaud et l'esprit libre ? »

Pour répondre à ces questions sur nos activités. « Nous devons travailler nos mains nues dans la crique de la rivière », se dit-il. « Nous devons travailler nos mains nues dans la caverne du tournant. Et ainsi dans toutes les autres nos mains nues ».

Voilà comment Poing-Neuf eut le premier plan d'études de sa tribu.

Poursuivant son analyse, il nota aussi les petits chevaux au tournant sur les rives de la crique. Les assommons dans les caverne, les assommons dans les prairies. Où que nous les trouvions, nous les assommons.

Ainsi, assommer-les-chevaux est la deuxième branche du programme.

« Enfin, nous éloignons le feu, pensa encore Poing-Neuf ».

ains, Poing-Neuf chemina
al est inévitable. Les mêmes
avaient permis de s'engager
ar la société, en produisant
nt aussi dans une activité
nser. Pendant que d'autres
roduits de leur chasse heu-
ostrés pendant de longues
d'un peu moins bon cœur,
ement et se levait un peu
pour s'asseoir près du feu
ent les flammes dansantes
ts aspects de son environ-
e sentit profondément insa-
e sa tribu. Il commença à
iorer sa vie, celle de sa
Ce qui en fit un homme

de pensée et d'action eut
iente et systématique. Le
entrer directement dans la
fourni par l'observation de
s vit réunis près du feu, à
alant des os, des bâtons et
ves. Il nota que, dans leurs
ursuivre d'autre but que le
curait l'activité. Il compara
es de la tribu. Les enfants
ultes travaillaient pour leur
leur vie. Les enfants s'oc-
cailloux; les adultes s'occu-
de vêtements. Les enfants
adultes se protégeaient des

— Si seulement je pouvais amener ces enfants à faire ce qu'il faut pour obtenir nourriture, abri, vêtement et sécurité accrue et meilleure, pensa Poing-Neuf, j'aiderais cette tribu à avoir une vie plus belle. Quand les enfants seraient grands, ils auraient plus de viande à manger, plus de peaux pour se vêtir, de meilleures cavernes pour dormir et ils seraient moins menacés par la mort tigrée aux crocs recourbés qui parcourt les pistes, la nuit.

Ayant défini les buts de l'éducation, Poing-Neuf passa à l'élaboration du plan d'études qui permettrait de les atteindre. Il se demanda : « Quelles choses, nous, hommes de la tribu, devons-nous faire pour vivre le ventre plein, le dos au chaud et l'esprit libéré de la peur ? »

Pour répondre à ces questions, il envisagea plusieurs activités. « Nous devons attraper le poisson de nos mains nues dans la crique, en amont du grand méandre de la rivière », se dit-il. « Nous devons attraper le poisson de nos mains nues dans la crique qui est juste de ce côté du tournant. Et ainsi dans toutes les criques. Et toujours de nos mains nues ».

Voilà comment Poing-Neuf découvrit la première branche du premier plan d'études : capture-du-poisson-à-mains-nues.

Poursuivant son analyse, il pensa : « Nous assomons aussi les petits chevaux au poil crépu. Nous les assomons sur les rives de la crique où ils viennent boire. Nous les assomons dans les fourrés où ils dorment. Nous les assomons dans les prairies d'en haut où ils paissent. Où que nous les trouvions, nous les assomons ».

Ainsi, assommer-les-chevaux-au-poil-crépu devint la deuxième branche du programme.

« Enfin, nous éloignons les tigres machérodés avec du feu, pensa encore Poing-Neuf. Nous les éloignons de

l'entrée de nos cavernes avec du feu. Nous les éloignons de nos pistes à l'aide de branches enflammées. Nous les éloignons de nos points d'eau en agitant des torches. Toujours, nous devons les éloigner et, toujours, nous les éloignons avec du feu. »

Ainsi fut découverte la troisième branche : effrayer-les-tigres-machérides-avec-du-feu.

Après avoir mis au point un programme d'études, Poing-Neuf se fit accompagner par ses enfants dans ses diverses occupations. Il leur fournit l'occasion de pratiquer les trois branches du savoir. Les enfants aimaient apprendre. Ils trouvaient plus amusant de se livrer à ces activités utiles que de jouer avec des pierres de couleur. Ils apprirent bien : le système éducatif fut donc couronné de succès.

A mesure que les enfants de Poing-Neuf grandirent, il devint évident qu'ils vivaient mieux et plus sûrement que ceux qui n'avaient pas joui d'une éducation systématique. Quelques membres, parmi les plus intelligents de la tribu, imitèrent Poing-Neuf et l'enseignement de la capture-du-poisson-à-mains-nues, du matraquage-des-chevaux-au-poil-crépu et de l'intimidation-des-tigres-par-le-feu fut de plus en plus considéré comme le cœur d'une vraie éducation.

Toutefois, pendant longtemps, certains membres de la tribu, de caractère conservateur, s'opposèrent, pour des raisons religieuses, à l'éducation nouvelle. — Si le Grand Mystère qui parle par le tonnerre et se meut par l'éclair, qui donne et reprend la vie aux hommes, selon sa volonté, déclarèrent-ils avec componction, avait souhaité que les enfants attrapent les poissons, abattent les chevaux et effraient les tigres avant d'être adultes, il leur aurait lui-même enseigné ces activités en implantant dans leur nature des instincts qui fassent attraper les poissons,

abattre les chevaux et effrayer les tigres, ce n'est non seulement impie de la part du Grand Mystère n'a jamais été fait, c'est aussi un sacré sot de la part de l'humanité humaine.

Sur quoi, à peu près la même nuit, le chant solennel : « Qui s'oppose au Grand Mystère doit mourir », et le chant de la mort et avec dérision : « On ne peut rien faire ».

Outre qu'il était administrateur, Poing-Neuf avait le sens du bon poliment les deux arguments. Il avait une tournure d'esprit plutôt tournée vers le Grand Mystère. Son travail se fit, puisqu'il suscitait l'admiration des enfants. Il ajouta que pour mieux comprendre les desseins du Grand Mystère, une bonne formation de base de la part de Poing-Neuf. A ceux qui objectaient que la culture humaine est immuable, Poing-Neuf répondit que la culture paléolithique avait été créée et qu'elle connaissait par des transformations et que c'était pratiquement impossible de nier le processus même de la culture à la communauté.

— Je vous connais, mes amis, je suis le pionnier de l'éducation nouvelle. Je sais que vous êtes les enfants du Grand Mystère. Je sais que vous ne voudriez pas vous opposer à la volonté du Grand Mystère. Je sais que vous êtes les fidèles et loyaux de ce grand royaume.

du feu. Nous les éloignons
ches enflammées. Nous les
u en agitant des torches.
gner et, toujours, nous les

ème branche : effrayer-les-

rogramme d'études, Poing-
s enfants dans ses diverses
asion de pratiquer les trois
ants aimaient apprendre.
e se livrer à ces activités
erres de couleur. Ils appri-
tif fut donc couronné de

e Poing-Neuf grandirent, il
ieux et plus sûrement que
ne éducation systématique.
plus intelligents de la tribu,
gnement de la capture-du-
atraquage-des-chevaux-au-
des-tigres-par-le-feu fut de
me le cœur d'une vraie

s, certains membres de la
ur, s'opposèrent, pour des
n nouvelle. — Si le Grand
rre et se meut par l'éclair,
hommes, selon sa volonté,
on, avait souhaité que les
, abattent les chevaux et
adultes, il leur aurait lui-
en implantant dans leur
ent attraper les poissons,

abattre les chevaux et effrayer les tigres. Poing-Neuf est
non seulement impie de tenter quelque chose que le
Grand Mystère n'a jamais eu l'intention de faire, mais
c'est aussi un sacré sot d'essayer de changer la nature
humaine.

Sur quoi, à peu près la moitié des critiques entonnèrent
le chant solennel : « Qui s'oppose à la volonté du Grand
Mystère doit mourir », et les autres chantèrent en chœur
et avec dérision : « On ne peut changer la nature humai-
ne ».

Outre qu'il était administrateur et théoricien de l'édu-
cation, Poing-Neuf avait le sens politique ; aussi réfuta-t-il
poliment les deux arguments. A ceux qui avaient une
tournure d'esprit plutôt théologique, il dit qu'évidem-
ment le Grand Mystère souhaitait que ce nouveau
travail se fît, puisqu'il suscitait l'envie d'apprendre chez
les enfants. Il ajouta que personne ne pouvait réellement
comprendre les desseins du Grand Mystère en matière
de poissons, de chevaux et de tigres, sans avoir reçu une
bonne formation de base dans ces trois branches, à l'école
de Poing-Neuf. A ceux qui proclamaient que la nature
humaine est immuable, Poing-Neuf fit remarquer que la
culture paléolithique avait atteint le degré élevé qu'elle
connaissait par des transformations de la nature humaine
et que c'était pratiquement un manque de patriotisme que
de nier le processus même qui avait donné sa grandeur
à la communauté.

— Je vous connais, mes frères de tribu, dit gravement
le pionnier de l'éducation en terminant sa démonstration,
je sais que vous êtes les humbles et dévoués serviteurs
du Grand Mystère. Je sais que, consciemment, vous ne
voudriez pas vous opposer, ne fût-ce qu'un instant, à sa
volonté. Je sais que vous êtes des citoyens intelligents et
loyaux de ce grand royaume des cavernes et que votre

patriotisme pur et noble vous empêchera de freiner, de quelque manière que ce soit, le développement de la plus noble de nos institutions : le système d'éducation paléolithique. Maintenant que vous comprenez la nature véritable et les buts de cette institution, je suis convaincu que vous ne refuserez aucun sacrifice raisonnable pour la défendre et l'aider.

Grâce à cet appel, les forces conservatrices se rangèrent du côté de l'école nouvelle et, en peu de temps, tous ceux qui comptaient dans la communauté surent que trois branches étaient à la base de toute bonne éducation : attraper les poissons, assommer les chevaux et effrayer les tigres.

Poing-Neuf et ses contemporains vieillirent et le Grand Mystère les appela au Pays du Soleil Couchant, loin au-delà de la rivière. De plus en plus d'hommes adoptèrent leurs conceptions éducatives et, finalement, tous les enfants de la tribu jouirent d'une instruction systématique dans les trois branches fondamentales. Ainsi, la communauté prospéra et fut heureuse, car elle trouvait la viande et les peaux qui lui étaient nécessaires, et jouissait de la sécurité.

Avec ce bon système d'éducation, son bonheur aurait sans doute duré éternellement si les conditions de vie ne s'étaient pas modifiées. Mais elles changèrent et l'existence, jadis si sûre et si heureuse dans la vallée des cavernes, devint troublée et incertaine.

Une nouvelle époque glaciaire approchait dans cette partie du monde. Un grand glacier se détacha d'une chaîne de montagne voisine, située au nord, et descendit. Chaque année, il se rapprocha un peu plus des sources de la rivière qui parcourait la vallée dans laquelle la tribu était installée. Finalement, il atteignit le petit cours d'eau et commença à y fondre. La terre et les pierrailles dont le

glacier s'était chargé pe
dirent dans la rivière. L'
été un cours d'eau, cla
masse laiteuse que le r

La vie de la commu
dans un de ses aspects
possible de pêcher à la
poissons. Avec le temps,
farouches, plus agiles et
sons stupides et malade
l'origine, avaient été capt
de sorte que, seuls, les p
et de grande agilité su
se cachaient dans les e
pierres glaciaires qui v
aux mains les mieux entr

Les membres de la trib
turer le poisson, dans l'
naient pas de meilleurs
moins instruits qui n'ava
mentaires de la branche
sités, spécialisés en id
devant ce problème. Si l
façon de capturer du po
per, s'il n'y en a pas.

Les eaux abondantes
rendirent aussi le pays
cageux, bien loin des riv
antérieurs à quatre doigts
doigts, avec leurs petites
haut, les stupides petits
assommer, possédaient
dangereuse : ils étaient a
dre à courir sur leurs

empêchera de freiner, de
développement de la plus
tème d'éducation paléoli-
prenez la nature véritable
suis convaincu que vous
connable pour la défendre

conservatrices se rangèrent
en peu de temps, tous
communauté surent que trois
toute bonne éducation :
r les chevaux et effrayer

ins vieillirent et le Grand
Soleil Couchant, loin au-
lus d'hommes adoptèrent
et, finalement, tous les
e instruction systématique
mentales. Ainsi, la commu-
car elle trouvait la viande
ssaires, et jouissait de la

ation, son bonheur aurait
i les conditions de vie ne
lles changèrent et l'exis-
euse dans la vallée des
ertaine.

se approchait dans cette
r se détacha d'une chaîne
ord, et descendit. Chaque
plus des sources de la
ans laquelle la tribu était
t le petit cours d'eau et
et les pierrailles dont le

glacier s'était chargé pendant son long voyage se répandirent dans la rivière. L'eau devint boueuse. Ce qui avait été un cours d'eau, clair comme du cristal, devint une masse laiteuse que le regard ne pouvait pénétrer.

La vie de la communauté fut donc soudain changée dans un de ses aspects très importants : il n'était plus possible de pêcher à la main, car on ne voyait plus les poissons. Avec le temps, ils étaient d'ailleurs devenus plus farouches, plus agiles et plus intelligents. Les braves poissons stupides et maladroits, qui étaient si nombreux à l'origine, avaient été capturés, génération après génération, de sorte que, seuls, les poissons d'intelligence supérieure et de grande agilité survécurent. Ces poissons subtils se cachaient dans les eaux boueuses, sous les grosses pierres glaciaires qui venaient d'arriver et échappaient aux mains les mieux entraînées.

Les membres de la tribu qui avaient étudié l'art de capturer le poisson, dans l'enseignement secondaire, n'obtenaient pas de meilleurs résultats que leurs compagnons moins instruits qui n'avaient acquis que des notions élémentaires de la branche ; et même les licenciés des universités, spécialisés en ichtyologie, restaient impuissants devant ce problème. Si bien instruit puisse-t-on être de la façon de capturer du poisson, il est impossible d'en attraper, s'il n'y en a pas.

Les eaux abondantes provenant de la fonte du glacier rendirent aussi le pays plus humide. Le sol devint marécageux, bien loin des rives de la rivière. Avec leurs pieds antérieurs à quatre doigts et leurs pieds postérieurs à trois doigts, avec leurs petites jambes de cinq ou six mains de haut, les stupides petits chevaux qui se laissaient si bien assommer, possédaient cependant une caractéristique dangereuse : ils étaient ambitieux. Tous désiraient apprendre à courir sur leurs doigts centraux. Ils rêvaient de

devenir des animaux puissants et agressifs. Ils s'imaginaient le jour lointain où certains de leurs descendants auraient plus de seize mains de haut, pèseraient plus d'une demi-tonne et seraient capables de faire mordre la poussière à ceux qui essaieraient de les monter. Ils savaient qu'ils ne pourraient jamais atteindre ce but dans un pays humide, marécageux; aussi, ils s'en allèrent vers l'est, dans une vaste plaine sèche, loin des terrains de chasse paléolithiques. Ils furent remplacés par de petites antilopes qui descendirent avec la calotte glaciaire; elles étaient si farouches et si rapides, et flairaient si bien le danger que personne ne pouvait s'en approcher assez près pour les abattre à coups de massue.

Jour après jour, les meilleurs assommeurs de chevaux de la tribu partaient à la chasse, appliquaient les techniques les plus efficaces qu'on leur avait enseignées à l'école, mais, jour après jour, ils revenaient les mains vides. Etre instruit de tout ce qui concerne la façon d'estourbir les chevaux ne peut donner aucun résultat, là où il n'y a pas de chevaux.

Enfin, pour achever le démantèlement de la vie et de l'éducation paléolithique, l'air devenu humide donna la pneumonie aux tigres machérodés, maladie à laquelle ces animaux étaient particulièrement sensibles, et la plupart succombèrent. Certes, quelques rares spécimens tout rongés de mites se traînèrent vers le désert du sud, minables représentants d'une race qui avait été nombreuse et puissante.

Il n'y eut donc plus de tigres à effrayer dans la communauté paléolithique et les meilleures techniques d'intimidation ne furent plus que des exercices académiques, bons en eux-mêmes, peut-être, mais inutiles pour la sécurité de la tribu.

Toutefois, le danger des tigres disparut pour faire place à un autre, bien plus grave encore: avec les glaces arri-

vèrent des ours polaires fa
le feu, parcouraient les pis
ne pouvaient pas être éloig
raffinées enseignées dans
tigres.

La communauté se trou
difficile. Il n'y avait plus de
plus de peaux pour s'ha
protéger contre la mort à
Si elle ne voulait pas s'éte
immédiatement à cette diffi

Heureusement, la comm
de la trempe de Poing-N
capables d'agir et osaient
un jour près du cours d'ea
par les affres de la faim,
d'attraper un poisson à m
répété l'ancienne techniqu
qu'enfin elle donnerait un r
du désespoir, il rejeta tout
chercha une nouvelle façon
et souples pendaient des a
quelques-unes et commen
autres, de façon machinale
vit plus clairement ce qu'i
sa faim et celle de ses e
caverne. Son profond déses
plus vite et plus intelligem
fabriqué un filet grossier. I
expliqua de quoi il s'agissa
filet à l'eau et visitèrent le
heure, ils capturèrent plus
intelligents en eau boueuse
en attraper en un jour; dan
pêche à la main.

s et agressifs. Ils s'imagi-
ains de leurs descendants
haut, pèseraient plus d'une
s de faire mordre la pous-
de les monter. Ils savaient
indre ce but dans un pays
s'en allèrent vers l'est, dans
s terrains de chasse paléo-
par de petites antilopes qui
glaciaire ; elles étaient si
aient si bien le danger que
rocher assez près pour les

s assommeurs de chevaux
se, appliquaient les techni-
leur avait enseignées à
ils revenaient les mains
e qui concerne la façon
t donner aucun résultat, là

ntèlement de la vie et de
devenu humide donna la
des, maladie à laquelle ces
nt sensibles, et la plupart
es rares spécimens tout
ers le désert du sud, mina-
qui avait été nombreuse et

à effrayer dans la commu-
leures techniques d'intimi-
ercices académiques, bons
inutiles pour la sécurité de

es disparut pour faire place
core : avec les glaces arri-

vèrent des ours polaires féroces qui ne craignaient pas
le feu, parcouraient les pistes de jour comme de nuit, et
ne pouvaient pas être éloignés par les méthodes les plus
raffinées enseignées dans les écoles d'intimidation des
tigres.

La communauté se trouvait dans une situation fort
difficile. Il n'y avait plus de poisson ou de viande à manger,
plus de peaux pour s'habiller, plus de moyen de se
protéger contre la mort à fourrure qui hantait les pistes.
Si elle ne voulait pas s'éteindre, la tribu devait s'adapter
immédiatement à cette difficulté.

Heureusement, la communauté comptait des hommes
de la trempe de Poing-Neuf, des hommes qui étaient
capables d'agir et osaient penser. L'un d'eux se tenait
un jour près du cours d'eau boueux, l'estomac contracté
par les affres de la faim, rêvant de trouver le moyen
d'attraper un poisson à manger. Il avait inlassablement
répété l'ancienne technique de capture, dans l'espoir
qu'enfin elle donnerait un résultat, mais, arrivé au comble
du désespoir, il rejeta tout ce qu'il avait appris à l'école et
chercha une nouvelle façon de procéder. Des lianes solides
et souples pendaient des arbres, sur la rive. Il en arracha
quelques-unes et commença à les fixer les unes aux
autres, de façon machinale. A mesure qu'il travaillait, il
vit plus clairement ce qu'il pourrait faire pour satisfaire
sa faim et celle de ses enfants qui pleuraient dans la
caverne. Son profond désespoir diminua un peu. Il travailla
plus vite et plus intelligemment. Enfin, il y arriva : il avait
fabriqué un filet grossier. Il appela un compagnon et lui
expliqua de quoi il s'agissait. Les deux hommes jetèrent le
filet à l'eau et visitèrent les différentes criques ; en une
heure, ils capturèrent plus de poissons — des poissons
intelligents en eau boueuse — que toute la tribu n'eût pu
en attraper en un jour, dans les meilleures conditions de
pêche à la main.

Un autre membre intelligent de la tribu, tout aussi affamé, parcourait les bois où les stupides petits chevaux avaient jadis abondé, mais où l'on ne pouvait plus apercevoir que de fugitives antilopes. Il avait essayé d'assommer des antilopes en appliquant la technique utilisée pour les chevaux : maintenant, il était pleinement convaincu de son inutilité. Il savait que quiconque se fierait aux enseignements de l'école pour se procurer de la viande, serait condamné à mourir affamé. Et ainsi, il advint que, comme pour l'inventeur du filet de pêche, la faim l'incita à appliquer, enfin, une méthode nouvelle. Sur un passage d'antilope, il plia un jeune arbre élastique, y fixa un collet de sarment et arrangea le tout de façon tellement ingénieuse que l'animal qui passerait déclencherait le mécanisme et serait inéluctablement piégé au moment où l'arbre se redresserait. En plaçant une série de ces pièges, il se procura, en une seule nuit, plus de viande et de peaux qu'une douzaine d'assommeurs de chevaux de l'ancien temps n'en obtenaient en une semaine.

Un troisième homme de la tribu, déterminé à résoudre le problème des ours féroces, oublia, lui aussi, ce qu'il avait appris à l'école et commença à penser de façon personnelle et radicale. Au terme de sa réflexion, il creusa une fosse profonde, sur une piste d'ours, et la recouvrit de branchages ; un ours qui passerait sans se méfier tomberait dans le trou et y resterait jusqu'à ce que les hommes de la tribu arrivent et le tuent, à leur aise, à coups de bâtons et de pierres. L'inventeur montra à ses amis comment creuser et camoufler des trous jusqu'à ce que toutes les pistes entourant le village en soient pourvues. De cette façon, la tribu non seulement jouit de plus de sécurité qu'avant, mais disposa, en outre, d'une grande réserve de viande et de peaux d'ours.

A mesure que la connaissance de ces inventions se répandit, les membres de la tribu se familiarisèrent avec le

nouveau mode de vie. Les hommes apprirent à confectionner des filets à antilopes et à creuser des fosses. La tribu redevint industrielle et prospère.

Quelques hommes réfléchirent à ces questions en travaillant. Certains commencèrent à critiquer les écoles. — Les méthodes d'utilisation des filets, de piéges à antilopes et de fosses sont indispensables, dirent-ils, mais pourquoi ne peut-on pas

La majorité raisonnable se prononça finalement à cette question naïve. — Tu n'es plus à l'école. Tu es à travailler dans la boue pour le bien de la tribu. Qu'est-ce que ça te fait avec les leçons de l'école ? Tu n'as pas les leçons et tes façons idéales de capturer le poisson à la main, d'estourber les tigres si tu as envie de manger, de te protéger, de quelque

Les penseurs radicaux posèrent de nouvelles questions. — Faire des filets, des piéges à antilopes et savoir tuer des ours, firent-ils remarquer, sont des habiletés, des qualités que nous avons apprises à l'école. Ce sont aussi des choses dont nous avons besoin. Pourquoi les écoles ne nous enseignent-elles pas cela ?

Mais la plupart des membres de la tribu, et les vieux sages qui dirigeaient, firent avec indulgence à cette suggestion. — *l'éducation*, dirent-ils gentiment,

— Et pourquoi ? demandèrent-ils.

de la tribu, tout aussi
es stupides petits chevaux
'on ne pouvait plus aper-
s. Il avait essayé d'assom-
la technique utilisée pour
ait pleinement convaincu
quiconque se fierait aux
se procurer de la viande,
né. Et ainsi, il advint que,
de pêche, la faim l'incita
nouvelle. Sur un passage
bre élastique, y fixa un
e tout de façon tellement
passerait déclencherait le
ment piégé au moment où
nt une série de ces pièges,
plus de viande et de peaux
de chevaux de l'ancien
emaine.

ibu, déterminé à résoudre
oublia, lui aussi, ce qu'il
ença à penser de façon
e de sa réflexion, il creusa
ste d'ours, et la recouvrit
passerait sans se méfier
sterait jusqu'à ce que les
t le tuent, à leur aise, à
L'inventeur montra à ses
ufler des trous jusqu'à ce
le village en soient pour-
on seulement jouit de plus
sa, en outre, d'une grande
ours.

nce de ces inventions se
u se familiarisèrent avec le

nouveau mode de vie. Les hommes travaillèrent avec zèle
à confectionner des filets à poissons, à dresser des pièges
à antilopes et à creuser des fosses pour les ours. La tribu
redevint industrielle et prospère.

Quelques hommes réfléchis commencèrent à poser des
questions en travaillant. Certains allèrent même jusqu'à
critiquer les écoles. — Les techniques de fabrication et
d'utilisation des filets, de pose des collets et de creusage
des fosses sont indispensables à la vie moderne, dirent-ils,
pourquoi ne peut-on pas les enseigner à l'école ?

La majorité raisonnable et saine d'esprit répondit vive-
ment à cette question naïve. — A l'école ! se gaussèrent-ils.
Tu n'es plus à l'école. Tu es au grand air, en train de
travailler dans la boue pour préserver la vie et le bonheur
de la tribu. Qu'est-ce que ces activités pratiques ont à voir
avec les leçons de l'école ? Tu ferais mieux d'oublier les
leçons et tes façons idéales et académiques d'attraper le
poisson à la main, d'estourbir les chevaux et d'effrayer les
tigres si tu as envie de manger, de te tenir au chaud et
de te protéger, de quelque façon, contre la mort subite.

Les penseurs radicaux persistèrent un peu à poser des
questions. — Faire des filets et les utiliser, préparer des
pièges à antilopes et savoir s'en servir, capturer et tuer
des ours, firent-ils remarquer, demandent intelligence et
habileté, qualités que nous prétendons développer à
l'école. Ce sont aussi des techniques dont nous avons
besoin. Pourquoi les écoles ne peuvent-elles pas les
enseigner ?

Mais la plupart des membres de la tribu et spécialement
les vieux sages qui dirigeaient les écoles, sourirent avec
indulgence à cette suggestion. — Ce ne serait pas de
l'éducation, dirent-ils gentiment.

— Et pourquoi ? demandèrent les radicaux.

— Parce que ce ne serait que de l'instruction, expliquèrent les anciens avec patience. Avec tous les détails complexes de nos grandes branches de culture — capture des poissons à la main, massacre des chevaux, intimidation des tigres — les programmes scolaires sont déjà trop chargés pour le moment. Nous ne pouvons y ajouter ces nouvelles marottes de construction de filets, de piégeage d'antilopes et surtout de capture d'ours. La seule pensée de pareille réforme doit faire se retourner dans sa tombe le corps du grand Poing-Neuf, le fondateur de notre système d'éducation paléolithique. Ce dont nos jeunes gens ont surtout besoin, c'est d'une culture générale plus approfondie. Aujourd'hui, même les diplômés de nos écoles secondaires ne connaissent plus à fond l'art d'attraper le poisson à la main, ils lancent gauchement les massues pour assommer les chevaux et, pour effrayer les tigres, même les professeurs semblent ne plus avoir le vrai flair, alors que nous, les vieux, nous l'avions acquis dès l'adolescence et ne l'avons jamais perdu.

— Mais, palsambleu, explosa un des radicaux, comment voudriez-vous que quelqu'un de bon sens s'intéresse encore à ces activités inutiles ? Pourquoi essayer de capturer du poisson à la main, alors que l'on sait pertinemment que l'on n'en attrapera pas ? Comment un garçon pourrait-il apprendre à assommer des chevaux qui n'existent plus ? Et pourquoi, morbleu, des enfants devraient-ils essayer d'effrayer par le feu des tigres morts et disparus depuis longtemps ?

— Ne soyez pas sots, dirent les sages avec leur sourire le plus gentil. Nous n'enseignons pas la vieille science de la capture du poisson pour attraper du poisson, mais pour développer une agilité générale qu'un simple entraînement ne peut procurer. Nous n'enseignons pas l'art d'estourbir les chevaux pour estourbir des chevaux, mais pour développer chez l'élève une force générale qu'une

activité aussi prosaïque et le piégeage des antilopes ne peuvent pas effrayer les tigres, mais pour faire acquérir ce qui est utile dans tous les actes de la vie d'une activité aussi vile que

Cette déclaration réduisit à néant le plus grand orateur, sauf un qui était le plus étonné, mais il émit une dernière protestation.

— Mais, de toute façon, reconnaître que les temps ne pourriez-vous au moins les modernes ? Après tout, il s'agit même *quelque* valeur éduca-

Même les radicaux trouvaient un compagnon allait un peu loin.

Les Sages étaient indignés et s'évanouirent. — Si vous avez même, dirent-ils sévèrement, de l'éducation véritable est une chose qui dure à travers les siècles, même un roc solide résiste de face à un torrent qui fait rage. Vous avez un certain nombre de vérités paléolithiques en est une !

que de l'instruction, expli-
ence. Avec tous les détails
ches de culture — capture
e des chevaux, intimidation
s scolaires sont déjà trop
ne pouvons y ajouter ces
tion de filets, de piégeage
re d'ours. La seule pensée
e retourner dans sa tombe
uf, le fondateur de notre
que. Ce dont nos jeunes
d'une culture générale plus
les diplômés de nos écoles
us à fond l'art d'attraper le
gauchement les massues
t, pour effrayer les tigres,
t ne plus avoir le vrai flair,
s l'avions acquis dès l'ado-
erdu.

un des radicaux, comment
de bon sens s'intéresse
? Pourquoi essayer de cap-
que l'on sait pertinemment
comment un garçon pourrait-
chevaux qui n'existent plus ?
enfants devraient-ils essayer
s morts et disparus depuis

les sages avec leur sourire
ons pas la vieille science
attraper du poisson, mais
nérale qu'un simple entraî-
us n'enseignons pas l'art
stourbir des chevaux, mais
une force générale qu'une

activité aussi prosaïque et aussi spécialisée que le pié-
geage des antilopes ne peut lui procurer. Nous n'ensei-
gnons pas à effrayer les tigres pour effrayer des tigres,
mais pour faire acquérir ce noble courage qui se transfère
dans tous les actes de la vie et ne peut jamais provenir
d'une activité aussi vile que la chasse aux ours.

Cette déclaration réduisit les radicaux au silence, tous
sauf un qui était le plus radical de tous. Certes, il se
sentait confondu, mais il était si révolutionnaire qu'il émit
une dernière protestation.

— Mais, de toute façon, suggéra-t-il, vous devez bien
reconnaître que les temps ont changé. Je vous en prie,
ne pourriez-vous au moins *essayer* ces activités plus
modernes ? Après tout, il se peut qu'elles offrent quand
même *quelque* valeur éducative.

Même les radicaux trouvèrent cette fois que leur
compagnon allait un peu loin.

Les Sages étaient indignés. Leurs sourires aimables
s'évanouirent. — Si vous aviez quelque éducation vous-
même, dirent-ils sévèrement, vous sauriez que l'essence
de l'éducation véritable est l'intemporalité. C'est quelque
chose qui dure à travers les conditions changeantes, com-
me un roc solide résiste de sa masse ferme au milieu du
torrent qui fait rage. Vous devriez savoir qu'il existe un
certain nombre de vérités éternelles, et le plan d'études
paléolithique en est une !

III. L'école de

— Ces miroirs déforma-
lemment, alors qu'en com
j'étais appuyé au bar et ex
long du mur.

— Ils défigurent la v
professeur.

— Mais ils sont drôles
générale de cet endroit, fit

— Oui, certes, mais ils
Ils ne nous font pas ap
vivre ce que nous appre
fonction propre dans une
siste comme cette salle

— Je ne savais pas
progressiste, murmurai-je

— Ma foi, je le suis
autre, pas, rétorqua-t-il p

— Que voulez-vous dir
sur le point de se lancer
espèce d'éducation progr

— Vous ne poseriez p
vous ne manquez pas de

III. L'école des tigres réels.

— Ces miroirs déformants sont bons, observai-je indolemment, alors qu'en compagnie du professeur Peddiwell, j'étais appuyé au bar et examinai les cadres étincelants, le long du mur.

— Ils défigurent la vie, rétorqua judicieusement le professeur.

— Mais ils sont drôles et ils aident à animer la *Gestalt* générale de cet endroit, fis-je remarquer.

— Oui, certes, mais ils sont irréels, artificiels, insista-t-il. Ils ne nous font pas apprendre ce que nous vivons et vivre ce que nous apprenons. Ils ne remplissent pas de fonction propre dans une institution pédagogique progressiste comme cette salle de cours.

— Je ne savais pas que vous étiez un pédagogue progressiste, murmurai-je.

— Ma foi, je le suis d'une certaine manière, d'une autre, pas, rétorqua-t-il prudemment.

— Que voulez-vous dire ? insistai-je, sachant qu'il était sur le point de se lancer dans un cours. Il n'existe qu'une espèce d'éducation progressiste, n'est-ce pas ?

— Vous ne poseriez pas une question aussi naïve, si vous ne manquiez pas de perspective historique. Sa voix

prit l'intonation habituelle d'un premier paragraphe. Tout qui a bien étudié l'histoire de la pédagogie vous dira qu'il y a eu de nombreux progressistes dans le passé et que tout permet de prédire qu'il y en aura encore beaucoup à l'avenir. Il y aura des progressistes avec des objectifs neufs et de vieilles machines, avec de nouvelles machines et de vieux objectifs, avec de vieux objectifs et de vieilles machines affublés de quelques néologismes pour les rendre moins désuets, et bien d'autres encore...

Il laissa sa phrase en suspens et fixa un miroir qui magnifiait énormément son embonpoint.

— Y avait-il une pédagogie progressiste à l'époque paléolithique ? glissai-je.

— Evidemment, l'Ecole des Tigres Réels, fit-il d'un air absent, en regardant toujours le miroir, et aussi l'Ecole Créative de Capture du Poisson. Vous vous souvenez certainement de la querelle qui fit rage entre ces deux institutions progressistes, et il n'est pas nécessaire que je...

— Mais je ne m'en souviens pas, l'interrompis-je. Vous ne me l'avez jamais dit.

Il s'arracha de la contemplation de son reflet replet et recouvra sa vivacité habituelle. — Très bien, nous avons alors le droit de consacrer au moins une leçon à ce maillon particulier de la chaîne des événements.

Je m'installai et attendis l'exposé.

Quand l'ère du nouveau filet de pêche fut bien engagée — commença le professeur Peddiwell —, le mécontentement vis-à-vis de l'école traditionnelle, ou plutôt de ses

maîtres, s'accentua. Car, naient l'école pensaient ce leur correspondait à un méthodologie, voire à u C'était une conception é te, je l'admets, mais c'éta le plus souvent assez p maîtres étaient la cause laient d'une meilleure l'amélioration de l'organ choses de ce genre, c aujourd'hui.

Au début de l'ère du fi seignement était déjà as quelque temps, le statut e unifiés de façon satisfaisa

A l'époque des tigres principalement recrutés p étaient trop maladroits p faibles pour estourbir des faire face aux tigres mac filet de pêche, la situatio Les maîtres étaient enc mesure, parmi les élémén agressifs de la tribu, m système étaient largemen exigences régissant la dé

Les chefs de la tribu domaine comme pour tou prospérité, la sécurité et mément au règlement, les être porteurs d'un os offici antilope, sur lequel était ils avaient étudié la péda

premier paragraphe. Tout
la pédagogie vous dira
assistés dans le passé et
en aura encore beaucoup
assistés avec des objectifs
de nouvelles machines
x objectifs et de vieilles
néologismes pour les
res encore...

s et fixa un miroir qui
point.

progressiste à l'époque

Tigres Réels, fit-il d'un
rs le miroir, et aussi
isson. Vous vous souve-
qui fit rage entre ces
il n'est pas nécessaire

s, l'interrompis-je. Vous

on de son reflet replet
— Très bien, nous avons
moins une leçon à ce
des événements.

sé.

pêche fut bien engagée
well —, le mécontente-
nelle, ou plutôt de ses

maîtres, s'accrut. Car, en ce temps-là, ceux qui patron-
naient l'école pensaient qu'un type particulier de profes-
seur correspondait à un plan d'études particulier, à une
méthodologie, voire à une philosophie de l'éducation.
C'était une conception étrange, incroyablement simplis-
te, je l'admets, mais c'était la leur. Assurément, ils étaient
le plus souvent assez polis pour ne pas dire que les
maîtres étaient la cause de toutes les difficultés. Ils par-
laient d'une meilleure philosophie de l'éducation, de
l'amélioration de l'organisation scolaire, et de toutes
choses de ce genre, comme nous le faisons encore
aujourd'hui.

Au début de l'ère du filet de pêche, la profession d'en-
seignement était déjà assez bien développée et, après
quelque temps, le statut et la formation des maîtres furent
unifiés de façon satisfaisante.

A l'époque des tigres vivants, les maîtres avaient été
principalement recrutés parmi les hommes de la tribu qui
étaient trop maladroits pour attraper des poissons, trop
faibles pour estourbir des chevaux et trop peureux pour
faire face aux tigres machérodés. Au milieu de l'ère du
filet de pêche, la situation s'était grandement améliorée.
Les maîtres étaient encore choisis, dans une certaine
mesure, parmi les éléments les plus stupides et les moins
agressifs de la tribu, mais les petits inconvénients du
système étaient largement compensés par les nouvelles
exigences régissant la délivrance de l'os de maître.

Les chefs de la tribu imposaient des règles en ce
domaine comme pour tout ce qui concernait la paix, la
prospérité, la sécurité et le bonheur du peuple. Confor-
mément au règlement, les maîtres devaient en tout temps
être porteurs d'un os officiel, habituellement le fémur d'une
antilope, sur lequel était gravé le temps pendant lequel
ils avaient étudié la pédagogie et une ou plusieurs bran-

ches de culture générale. Comme au temps paléolithique, la journée était divisée en périodes séparant les six repas que la tribu aimait prendre, quand la nourriture abondait, et comme, depuis des temps immémoriaux, le poisson avait été l'aliment de base, la durée séparant deux repas de poisson fut, tout naturellement, considérée comme l'unité la plus appropriée pour mesurer l'éducation.

L'os d'instituteur devait porter la marque d'au moins quinze unités-poisson en méthodologie spéciale de la capture élémentaire du poisson à la main, du même nombre d'unités pour le matraquage élémentaire des chevaux, mais de douze unités seulement pour l'intimidation des tigres. On estimait que les maîtres pouvaient avoir une formation moins approfondie dans cette dernière branche, car on ne l'enseignait qu'à partir de la deuxième primaire.

Outre la méthodologie spéciale, l'os d'instituteur devait aussi porter la marque de trente unités-poisson en théorie et en pratique de l'enseignement paléolithique.

Les exigences pour l'obtention de l'os de professeur d'enseignement secondaire étaient très différentes. On ne lui demandait que cinq unités de méthodologie spéciale pour chacune des disciplines qu'il désirait enseigner. Pour professer l'ensemble des diverses branches relatives à l'art d'assommer les chevaux, son os ne devait porter qu'une seule marque. Quant à la théorie et à la pratique de l'enseignement paléolithique du niveau secondaire, il ne lui en fallait que vingt-deux unités et demie. La plus grande surface de son os devait être couverte de notations concernant sa formation scientifique dans les branches de spécialisation. Le nombre d'unités requises variait. Une spécialisation en capture du poisson à la main exigeait quarante-cinq unités, alors qu'il n'en fallait que trente-trois dans l'art d'assommer les chevaux. Pour

justifier cette différence, ils se basaient sur le fait que dans l'enseignement secondaire, les professeurs ignorant de nombreuses branches de l'art du poisson. C'est pour cela qu'il était nécessaire de leur attribuer des unités de leur cours à valoir. Ils auraient dû acquérir dans

Dès qu'ils s'aperçurent qu'ils avaient réussi à obtenir l'os de poisson, les professeurs se rendirent compte qu'eux aussi avaient obtenu l'os pour enseigner les premières branches aux ignorants du niveau secondaire. Toutefois, la tribu était d'avis que les professeurs de méthodologie avaient été les premiers à conserver l'avantage d'obtenir l'os. Pour apaiser leurs protestations, les professeurs d'équinologie à partir de quinze unités la durée académique

Quand les professeurs de base étaient intimidés, ils tenaient compte de ce qui se passait dans les autres branches supplémentaires, au même moment. Pour deux autres branches, ils ne tenaient pas complètement leur demande

Sur le plan strictement pédagogique paléolithique, les cours de pédagogie et de théorie au début, ces spécialistes étaient dans une situation très délicate. La lutte qu'ils menèrent pour constituer, à elle seule,

au temps paléolithique, les séparant les six repas quand la nourriture abondait, mémoriaux, le poisson avait séparant deux repas de considérée comme l'unité de l'éducation.

La marque d'au moins de méthodologie spéciale de la main, du même aquage élémentaire des seulement pour l'intimida- les maîtres pouvaient avoir die dans cette dernière qu'à partir de la deuxième

éciale, l'os d'instituteur e trente unités-poisson en gnement paléolithique.

On de l'os de professeur ient très différentes. On de méthodologie spéciale il désirait enseigner. Pour ses branches relatives à son os ne devait porter a théorie et à la pratique du niveau secondaire, il unités et demie. La plus it être couverte de nota- scientifique dans les bran- ombre d'unités requises capture du poisson à la tés, alors qu'il n'en fallait ommer les chevaux. Pour

justifier cette différence, les professeurs d'ichtyologie insistaient sur le fait que beaucoup d'étudiants, venant de l'enseignement secondaire, entraient à l'université en ignorant de nombreuses notions élémentaires de la capture du poisson. C'est pourquoi ces professeurs prétendaient qu'il était nécessaire de consacrer les quinze premières unités de leur cours à voir des notions que leurs élèves auraient dû acquérir dans le secondaire.

Dès qu'ils s'aperçurent que leurs collègues ichtyologues avaient réussi à obtenir un plus grand nombre d'unités-poisson, les professeurs d'équinologie protestèrent vivement qu'eux aussi avaient besoin de plus en plus de temps pour enseigner les premiers éléments de l'art d'assommer les chevaux aux ignorants diplômés de l'enseignement secondaire. Toutefois, la majorité des grands chefs de la tribu était d'avis que, puisque les professeurs d'ichtyologie avaient été les premiers à réclamer, ils devaient conserver l'avantage d'un plus grand nombre d'unités. Pour apaiser leurs protestations, on autorisa les professeurs d'équinologie à prolonger de la bagatelle de trois unités la durée académique standard de leurs cours.

Quand les professeurs d'art défensif, dont la discipline de base était l'intimidation des tigres, se rendirent enfin compte de ce qui se passait, ils réclamèrent des unités supplémentaires, au même titre que leurs collègues des deux autres branches, mais les grands chefs rejetèrent complètement leur demande.

Sur le plan strictement professionnel, les professeurs de pédagogie paléolithique faisaient, aux futurs maîtres, un cours de pédagogie et de méthodologie générales. Dès le début, ces spécialistes de la pédagogie se trouvèrent dans une situation très difficile. La relation détaillée de la lutte qu'ils menèrent pour surmonter leurs difficultés constituerait, à elle seule, un long et important chapitre de

l'histoire. Dans le peu de temps dont nous disposons, nous nous limiterons à indiquer les étapes principales du processus qui permit de transformer la simple pédagogie en respectable science de l'éducation.

Quand les premiers cours de pédagogie furent créés, dans les universités, les professeurs de cette branche n'avaient pas grand-chose à enseigner. En réalité, ils consacraient la plupart de leur temps à citer des préceptes et des exemples susceptibles d'encourager et de guider leurs étudiants qui allaient enseigner à l'école primaire ou dans le secondaire ; ils donnaient des indications pratiques sur l'organisation et la direction d'une classe, fournissaient quelques recettes permettant de se tirer de certaines situations, et racontaient des anecdotes de bons et de mauvais maîtres qu'ils avaient connus.

Les spécialistes des autres branches considéraient avec dédain le travail grossier et naïf des professeurs de pédagogie. Inévitablement, un homme qui avait consacré sa vie à la recherche ou à la spéculation sur des problèmes tels que « L'élément mystique dans l'application des brandons incandescents aux moustaches des tigres », ou « Variations de l'écartement du pouce tourné vers l'extérieur à l'angle de 45° , plus ou moins 3° , pour la capture du poisson à mains nues », ne pouvait que mépriser des pseudo-universitaires qui essayaient simplement de montrer la façon d'enseigner à leur étudiants.

Le dédain académique pour la pédagogie exerça un effet salutaire. Piqués par les allusions justifiées à leur standing culturel peu élevé, les professeurs de pédagogie résolurent de rendre leur discipline respectable. Avec une énergie et un esprit de renoncement magnifiques, ils atteignirent leur but. D'abord, ils organisèrent systématiquement leur discipline ; ils la divisèrent en dignes petites branches et élevèrent des barrières isolant confortablement

chaque professeur des
Une spécialisation toujo
d'atteindre la connaissan
que l'université paléolith
plus distingués de ses

En second lieu, ils ex
leur groupe se lancent d
comptant et en évaluant d
possible de compter et
que les professeurs de
plus grande ingéniosité.
obstacles presque insurm
la transformation de l'es
ment complexe. Mesure
comprenant un nombre
continuellement l'un l'au
avec des effets inconnus
les professeurs n'hésitèr

Enfin, les professeurs
respectabilité académiq
ciles à étudier. Cette tâch
sirent admirablement e
autres disciplines. Ils
science. A cet effet, ils d
par les cours de pédago
retardant tout travail pra
complètement familiaris
ainsi immunisé contre l'
Ils firent, presque exclusi
et ils s'efforcèrent, avec
ennuyeux que les cours
l'art de la défense. Ils ad
terminologie spéciale et
difficiles à comprendre
autres sciences.

ont nous disposons, nous
apes principales du pro-
la simple pédagogie en
on.

pédagogie furent créés,
seurs de cette branche
nseigner. En réalité, ils
mps à citer des préceptes
encourager et de guider
ner à l'école primaire ou
nt des indications prati-
direction d'une classe,
permettant de se tirer de
t des anecdotes de bons
nt connus.

ches considéraient avec
es professeurs de péda-
e qui avait consacré sa
ation sur des problèmes
s l'application des bran-
aches des tigres », ou
ouce tourné vers l'exté-
oins 3°, pour la capture
ouvait que mépriser des
ent simplement de mon-
étudiants.

la pédagogie exerça un
lusions justifiées à leur
rofesseurs de pédagogie
e respectable. Avec une
nt magnifiques, ils attei-
anisèrent systématique-
èrent en dignes petites
s isolant confortablement

chaque professeur des idées extérieures à son domaine. Une spécialisation toujours plus poussée fut exigée afin d'atteindre la connaissance étroite et la large ignorance que l'université paléolithique exigeait des membres les plus distingués de ses facultés.

En second lieu, ils exigèrent que tous les membres de leur groupe se lancent dans la recherche scientifique en comptant et en évaluant quantitativement tout ce qu'il était possible de compter et d'évaluer en éducation. C'est ici que les professeurs de pédagogie firent preuve de la plus grande ingéniosité. Ils étaient confrontés avec des obstacles presque insurmontables, car l'éducation traite de la transformation de l'esprit humain, phénomène extrêmement complexe. Mesurer une situation d'apprentissage comprenant un nombre inconnu de facteurs se modifiant continuellement l'un l'autre à une vitesse incalculable et avec des effets inconnus, était une tâche formidable, mais les professeurs n'hésitèrent pas à s'y attaquer.

Enfin, les professeurs de pédagogie augmentèrent leur respectabilité académique en rendant leurs matières difficiles à étudier. Cette tâche aussi était ardue, mais ils réussirent admirablement en imitant leurs collègues des autres disciplines. Ils organisèrent logiquement leur science. A cet effet, ils durent nécessairement commencer par les cours de pédagogie abstraits et philosophiques, retardant tout travail pratique jusqu'à ce que l'étudiant soit complètement familiarisé avec le jargon du métier et ainsi immunisé contre l'infection de toute idée nouvelle. Ils firent, presque exclusivement, des exposés *ex cathedra* et ils s'efforcèrent, avec succès, de les rendre même plus ennuyeux que les cours d'ichtyologie, d'équinologie et de l'art de la défense. Ils adoptèrent, pour leurs exposés, une terminologie spéciale et réussirent finalement à être aussi difficiles à comprendre que tous les spécialistes des autres sciences.

C'est ainsi que la pédagogie devint respectable. Elle compta une aussi grande variété de spécialistes que n'importe quelle autre discipline. Certes, quelques professeurs essayèrent de dominer tout le domaine de la psychologie de l'apprentissage, mais la plupart concentrèrent leurs efforts sur des sujets traitables comme, par exemple, la psychologie de l'apprentissage des travaux d'approche de l'eau pour la capture du poisson à mains nues. Les spécialistes de la recherche psychologique devinrent si totalement scientifiques qu'ils furent capables d'admettre une grande erreur et de la raffiner statistiquement jusqu'à ce qu'elle paraisse plus petite ou, en tout cas, plus justifiée qu'avant. Les professeurs de pédagogie pouvaient faire des cours sur la méthodologie de l'enseignement actif moderne avec une monotonie académique que même les professeurs d'anatomie équicéphalique ne parvenaient plus à égaler. Leurs collègues, qui les avaient jadis traités avec condescendance, furent bien forcés de les considérer avec une envie défiante mais respectueuse. Académiquement, ils étaient arrivés.

Quand ce but fut atteint, beaucoup d'étudiants que les professeurs étaient censés préparer à l'enseignement se révélèrent de pauvres artisans de la pédagogie. Eux aussi essayaient d'être logiques, scientifiques et respectablement ennuyeux, et ils y réussissaient dans bien des cas presque aussi bien que leurs professeurs de sciences de l'éducation, et parfois même mieux que leurs professeurs de cours généraux.

Quelques parents réfléchis, de la vieille trempe de Poing-Neuf, se révoltèrent contre cette situation.

— Mais, enfin, dirent fièrement les professeurs de pédagogie, n'avons-nous pas rendu notre branche académiquement respectable ?

— Oui, certes, admirez-vous, vous n'avez pas réussi à rendre la pédagogie respectable pour les écoles. En réalité, c'est parce que vous ne pouvez pas croire qu'en certains cas les enfants sont toujours plus mauvais.

Beaucoup de professeurs étaient sages et sensés. Ils se tournaient vers certains d'entre eux comme vers des guides nécessaires sur les fins de l'éducation. Ils se penchèrent à examiner les écoles et les enfants, et ils furent immédiatement frappés par les défauts des apprentissages scolaires et les buts de l'éducation ; ils cherchèrent des remèdes à cet état de choses.

Un groupe d'observateurs se forma. Ils se plaignaient du défaut des méthodes en vogue, et ils étaient un peu exagéré. — Laissez l'enfant faire ses activités éducatives, conseillaient-ils, et les buts qu'il poursuit et qu'il veut atteindre résultent d'un effort qui ne peut pas être imposé ou intervenir. Laissez l'enfant faire ce qu'il veut, projeter et exécuter ses projets et il fera ce qu'il a fait.

Les maîtres étaient troublés. Quel rôle ? demandèrent-ils. Si nous n'avons plus besoin de nous.

— Oh ! non, assurèrent les parents, nous avons besoin d'un guide nécessaire. Il amènera les enfants à faire des activités convenables, et ils pourront exécuter avec plus d'intérêt.

— Et supposons, dit un professeur, que nous désirons couper les filets à la manière de la meilleure façon de le faire.

devint respectable. Elle
té de spécialistes que
Certes, quelques profes-
t le domaine de la psy-
la plupart concentrèrent
traitables comme, par
prentissage des travaux
ure du poisson à mains
cherche psychologique
es qu'ils furent capables
de la raffiner statistique-
us petite ou, en tout cas,
seurs de pédagogie pou-
nologie de l'enseigne-
notonie académique que
éuicéphalique ne par-
llègues, qui les avaient
e, furent bien forcés de
ante mais respectueuse.
és.

oup d'étudiants que les
rer à l'enseignement se
la pédagogie. Eux aussi
ntifiques et respectable-
ient dans bien des cas
fesseurs de sciences de
x que leurs professeurs

e la vieille trempe de
cette situation.

nt les professeurs de
du notre branche acadé-

— Oui, certes, admirent les parents radicaux, mais vous n'avez pas réussi à former des meilleurs maîtres pour les écoles. En réalité, nous sommes même tentés de croire qu'en certains cas, vous rendez l'enseignement toujours plus mauvais.

Beaucoup de professeurs de pédagogie étaient intelligents et sensés. Ils se tortillèrent sous ces accusations et certains d'entre eux commencèrent à s'interroger vraiment sur les fins de l'éducation. Quelques-uns même en arrivèrent à examiner les écoles d'un œil critique. Ils furent immédiatement frappés par le caractère artificiel des apprentissages scolaires et par l'hiatus qui les séparait des buts de l'éducation ; ils se mirent à chercher différents remèdes à cet état de choses.

Un groupe d'observateurs conclut que le plus grave défaut des méthodes en vigueur provenait d'un dirigisme exagéré. — Laissez l'enfant venir par lui-même aux activités éducatives, conseillèrent-ils aux maîtres. Que tous les buts qu'il poursuit et les moyens qu'il choisit pour les atteindre résultent d'un élan spontané ! Le maître ne doit pas imposer ou intervenir. Laissez toujours l'enfant décider de ce qu'il veut, projeter ce vers quoi il se sent attiré, exécuter ses projets et juger de la valeur de ce qu'il a fait.

Les maîtres étaient troublés. — Mais, quel est notre rôle ? demandèrent-ils. Si les enfants font tout, ils n'ont plus besoin de nous.

— Oh ! non, assurèrent les experts. Le maître est un guide nécessaire. Il amènera l'enfant à choisir sagement des activités convenables, et il lui montrera comment les exécuter avec plus d'intelligence et d'efficacité.

— Et supposons, dit un maître circonspect, qu'un élève désire couper les filets à poissons. Dois-je lui montrer la meilleure façon de le faire ?

— Vous êtes un petit facétieux, dirent les experts en souriant. Efforcez-vous d'acquérir l'esprit progressiste et de telles questions ne vous viendront pas à l'esprit.

Les maîtres se retirèrent pour se consulter. — Il est clair, dit l'un, que nous sommes toujours censés enseigner la capture du poisson à mains nues.

— Oui, acquiesça un autre, mais nous ne devons pas dire aux enfants qu'ils *doivent* étudier cette discipline. Nous devons faire en sorte qu'ils pensent d'eux-mêmes à capturer des poissons et nous demandent de les y autoriser.

— Je vois, dit un troisième, et alors nous leur donnons la permission et les guidons, les guidons...

Les instituteurs retournèrent à leurs classes et travaillèrent avec enthousiasme, selon les nouveaux principes.

— Mes enfants, qu'aimeriez-vous apprendre aujourd'hui ? demanda l'un à ses élèves de douze ans.

Les élèves se contemplèrent avec surprise. — Nous sommes censés étudier l'art de capturer le poisson, non ? demandèrent-ils.

— Ma foi — heu — pas si vous n'en avez pas envie. Que désirez-vous réellement faire ?

— Je voudrais bien quitter l'école et aller travailler, annonça un des plus benêts.

— Mais vous *devez* aller à l'école, expliqua le maître. Vous savez, l'obligation scolaire...

— Qui décidera de notre passage de classe en juin prochain ? demanda une maigre fille myope et pleine de taches de rousseur.

— Moi, évidemment, reconnut l'instituteur.

Les élèves se regardèrent et firent un profond soupir. Ils se mirent à chanter à l'unisson. Ils se mirent à capturer le poisson à la main.

— Très bien, vraiment !
ment allez-vous faire pour

— Ne le savez-vous pas
air accusateur.

— Evidemment que je le
trouver vous-mêmes les moy

— Très bien. Si vous di
il faut bien que nous le fa
le maître. Entrons à l'eau

Les élèves descendirent
réservoir scolaire chauffé o
poisson depuis des généra
vements qu'ils avaient app
Le maître se tenait sur le b
conseils. Les enfants riaient
et attrapèrent le bon esprit
n'en attrapèrent évidemmen
était le même qu'avec les
tout un temps, personne ne
tions.

Les experts aussi se déclara
nouvelle. Les parents radica
scolaire se déroulait sans h
innovation fut un jour propos
Un des garçons avait fait l'éc
découvert et le ramena en d
ce qu'il avait fait.

— Je jouais, dit le garçon

ux, dirent les experts en
rir l'esprit progressiste et
ndront pas à l'esprit.

ur se consulter. — Il est
toujours censés enseigner
es.

mais nous ne devons pas
étudier cette discipline.
s pensent d'eux-mêmes à
demandent de les y auto-

t alors nous leur donnons
s guidons...

à leurs classes et travail-
n les nouveaux principes.

-vous apprendre aujourd-
res de douze ans.

avec surprise. — Nous
capturer le poisson, non ?

ous n'en avez pas envie.
e ?

l'école et aller travailler,

école, expliqua le maître.

...
essage de classe en juin
fille myope et pleine de

l'instituteur.

Les élèves se regardèrent d'un œil interrogateur, pou-
sèrent un profond soupir collectif et commencèrent poli-
ment à chanter à l'unisson : « Nous voulons apprendre à
capturer le poisson à la main. »

— Très bien, vraiment ! dit le maître, jubilant. Et com-
ment allez-vous faire pour attraper les poissons ?

— Ne le savez-vous pas ? demandèrent les élèves d'un
air accusateur.

— Evidemment que je le sais, mais c'est vous qui devez
trouver vous-mêmes les moyens.

— Très bien. Si vous dites que nous devons le faire,
il faut bien que nous le fassions. Après tout, c'est vous,
le maître. Entrons à l'eau ici et commençons.

Les élèves descendirent donc dans l'eau tiède du
réservoir scolaire chauffé où l'on enseignait la capture du
poisson depuis des générations ; ils répétèrent les mou-
vements qu'ils avaient appris dans les petites classes.
Le maître se tenait sur le bord du réservoir et criait des
conseils. Les enfants riaient, s'éclaboussaient avec plaisir
et attrapèrent le bon esprit progressiste. Des poissons, ils
n'en attrapèrent évidemment pas, mais comme le résultat
était le même qu'avec les anciennes méthodes, pendant
tout un temps, personne ne songea à soulever des objec-
tions.

Les experts aussi se déclarèrent satisfaits de l'éducation
nouvelle. Les parents radicaux étaient apaisés, et la vie
scolaire se déroulait sans heurts. Pourtant, une nouvelle
innovation fut un jour proposée et, cette fois, par un maître.
Un des garçons avait fait l'école buissonnière. Quand on le
découvrit et le ramena en classe, le maître lui demanda
ce qu'il avait fait.

— Je jouais, dit le garçon, renfrogné.

- Où jouais-tu, demanda l'instituteur.
- En bas, dans la rivière.
- A quoi jouais-tu ?
- Je... je ne veux pas le dire.
- Tu *dois* le dire.
- Eh bien, je... je jouais à attraper des poissons.
- *Attraper des poissons !*
- Oui.
- Dans la *rivière* ?
- Aïe ! Aïe !

— Mon Dieu ! A-t-on jamais vu chose pareille ! Enlève ta veste ! Je pourrais me borner à t'infliger une retenue, mais ceci mérite le fouet. Dans la rivière ! Dans la rivière ! Te frapper me fait plus mal qu'à toi, mais prends ça, et ça, et ça ! Maintenant, va dans ta caverne.

Le maître n'aurait peut-être jamais fait sa grande découverte si l'enfant puni n'avait essayé de se justifier en en appelant finalement à la raison. — Mais, dit-il dans ses sanglots, la rivière est le seul endroit que je connaisse où il y a du poisson !

— Tais-toi si tu ne veux pas être de nouveau fouetté, fit le maître automatiquement, mais, sous sa carapace sévère, un esprit alerte commençait à fonctionner à toute vitesse. Oubliant ce qui l'entourait, l'instituteur arpentait le plancher, serrant les poings et soufflant violemment par le nez. Finalement, il s'arrêta résolument et annonça sa décision. — Je vais descendre avec eux et les entraîner à capturer du poisson dans la rivière !

Mais quand il fit part de son intention aux autorités scolaires, il fut promptement démis de ses fonctions. Tou-

tefois, quelques parents par son idée et suggèrent pour leurs enfants : une rivière réelle.

L'instituteur progressivement ouvrit immédiatement un tout alla bien pendant un joyeusement dans l'eau de la rive.

Un jour, un vieux professeur absenté plusieurs années de lointains cours d'eau dans la rivière.

— Bonjour, dit-il poliment, passe ici ? Une excursion ?

— Non, c'est une classe d'instituteur.

— Dans la rivière ? de

— Certainement, fit le maître. C'est l'Ecole de Capture

— Elle est bien bonne, à bientôt, il faut que j'a

— Qu'est-ce qu'il y a d

— Ah ! j'étais en train

— A quoi ?

— Ma foi, si c'est du poisson, voir attraper, il me semble *poisson réel* plutôt qu'un

— Du vrai poisson !

tituteur.

attraper des poissons.

vu chose pareille ! Enlève
r à t'infliger une retenue,
a rivière ! Dans la rivière !
toi, mais prends ça, et ça,
caverne.

mais fait sa grande décou-
sayé de se justifier en en
. — Mais, dit-il dans ses
endroit que je connaisse

être de nouveau fouetté,
mais, sous sa carapace
çait à fonctionner à toute
rait, l'instituteur arpentait
et soufflant violemment
ta résolument et annonça
re avec eux et les entraî-
ns la rivière !

n intention aux autorités
nis de ses fonctions. Tou-

tefois, quelques parents radicaux furent impressionnés par son idée et suggérèrent qu'il fonde une école privée pour leurs enfants : une école de capture du poisson en rivière réelle.

L'instituteur progressiste accueillit cette occasion et ouvrit immédiatement une nouvelle école. De nouveau, tout alla bien pendant un moment. Les enfants pataugeaient joyeusement dans l'eau et le maître leur criait des conseils de la rive.

Un jour, un vieux pêcheur indépendant, qui s'était absenté plusieurs années du village pour aller explorer de lointains cours d'eau, rencontra l'école progressiste dans la rivière.

— Bonjour, dit-il poliment au maître. Qu'est-ce qui se passe ici ? Une excursion scolaire ?

— Non, c'est une classe en activité, dit fièrement l'instituteur.

— Dans la rivière ? demanda le vieil homme, incrédule.

— Certainement, fit le maître avec quelque acidité. C'est l'Ecole de Capture du Poisson en Rivière Réelle !

— Elle est bien bonne, dit le pêcheur en riant. Eh bien ! à bientôt, il faut que j'aille.

— Qu'est-ce qu'il y a de comique ? demanda le maître.

— Ah ! j'étais en train de réfléchir.

— A quoi ?

— Ma foi, si c'est du poisson que vous souhaitez les voir attraper, il me semble qu'il vous faut une école du poisson réel plutôt qu'une école en rivière réelle.

— Du vrai poisson !

— Du vrai poisson !

— Oui.

— Mais, comment pourrait-on jamais... ?

— Dites, aimeriez-vous voir ces gosses attraper du vrai poisson ?

— Euh, je... mais c'est impossible...

— Impossible, hein ? Eh bien ! observez un instant l'oncle Dudley.

Le pêcheur jeta son sac à terre et en retira un filet court. Appelant quelques filles sur la rive, il leur donna des ordres. — Mes enfants, je vais capturer quelques poissons avec lesquels vous pourrez jouer, dit-il. Il vous faut un endroit pour garder le poisson. Il y a un trou là-bas, à un saut du bord de l'eau. Allez chercher des pots auprès de votre mère et remplissez le trou d'eau.

Pendant que les filles exécutaient ces instructions en hâte, le pêcheur expliqua aux garçons comment l'aider à manier le filet. Les enfants témoignèrent un intérêt intense pour cette nouvelle tâche. En une heure, une cinquantaine de poissons sautaient dans le trou rempli d'eau.

— Je ne vois pas l'avantage, dit le maître, d'un air critique. Même dans ce trou, les poissons sont trop agiles pour être capturés à la main.

— Attendez un instant, le rassura le pêcheur, regardez. Il entra dans l'eau avec un gros bâton et en asséna un coup sur la tête d'un premier poisson. Puis il continua jusqu'à ce que la surface du trou soit couverte de poissons étourdis, se mouvant avec peine ou flottant, le ventre en l'air. — Voilà, dit-il, maintenant les gosses peuvent réellement attraper du poisson.

— Grâce à son intuition de cette suggestion. Il mit au travail. Avec des enfants capturaient les poissons sur la rive. Le maître le fit aussi délicatement qu'il pouvait durer le plus longtemps. Le maître était trop inactif et trop d'une expérience vécue au repas scolaire et l'on avait le filet. Le maître assomma le poisson de doser son coup, de complètement étourdi, et le rendre lent et maladroit.

Les professeurs de pédagogie avec des yeux brillants sur ce qui se passe ici, sur

— Ces enfants vivent de ce qu'ils vivent, dit le maître.

— Mais c'est ce qu'ils ont vous avez jadis enseigné à réellement attraper du poisson avant que nous n'apprenions faites, avec des techniques.

— Avec des mots... ?

— *Techniques.* Techniques.

L'instituteur réfléchit et nonça-t-il finalement, de créative. Voilà ce que c'est du poisson, font des plans du poisson — c'est la pêche.

jamais... ?

es gosses attraper du

le...

observez un instant l'on-

re et en retira un filet
ur la rive, il leur donna
vais capturer quelques
rrez jouer, dit-il. Il vous
son. Il y a un trou là-bas,
hercher des pots auprès
d'eau.

ient ces instructions en
çons comment l'aider à
nèrent un intérêt intense
heure, une cinquantaine
u rempli d'eau.

dit le maître, d'un air
poissons sont trop agiles

ra le pêcheur, regardez.
bâton et en asséna un
poisson. Puis il continua
u soit couverte de pois-
c peine ou flottant, le
maintenant les gosses
poisson.

— Grâce à son intuition, l'instituteur comprit le sens de cette suggestion. Il plaça les élèves en rangs et les mit au travail. Avec des cris d'allégresse, les heureux enfants capturaient les poissons étourdis et les jetaient sur la rive. Le maître les rejetait dans l'eau aussi vite et aussi délicatement qu'il le pouvait, essayant de les faire durer le plus longtemps possible. Quand un poisson devenait trop inactif et trop faible pour encore faire partie d'une expérience vécue, on le mettait de côté pour le repas scolaire et l'on allait en chercher un autre dans le filet. Le maître assommait les poissons avant de les mettre à l'eau. Il trouvait qu'il lui était ainsi plus facile de doser son coup, de façon que l'animal ne soit pas complètement étourdi, mais assez anesthésié pour le rendre lent et maladroit dans ses mouvements.

Les professeurs de pédagogie vinrent voir cette expérience avec des yeux brillants. — S'il vous plaît, dites-nous ce qui se passe ici, supplièrent-ils.

— Ces enfants vivent ce qu'ils apprennent et apprennent ce qu'ils vivent, dit le maître.

— Mais c'est ce qu'ils faisaient dans l'école active où vous avez jadis enseigné. Maintenant, vous leur faites réellement attraper du poisson. C'est magnifique, mais, avant que nous n'approuvions, expliquez ce que vous faites, avec des techniques.

— Avec des mots... ? Vous voulez dire... ?

— *Techniques*. Techniquement, de quoi s'agit-il ?

L'instituteur réfléchit intensément. — C'est créatif, annonça-t-il finalement, c'est de la capture de poissons créative. Voilà ce que c'est. Les enfants désirent attraper du poisson, font des plans d'action, et attrapent réellement du poisson — c'est la partie créative — vous voyez ?

Tous les professeurs acquiescèrent vivement, d'un mouvement de tête, et le plus distingué du groupe ajouta même : — Oui, oui.

— Oui, les enfants entrent là et *créent* des occasions d'attraper le poisson à la main, continua le maître avec enthousiasme. Ils créent le réservoir scolaire, l'eau scolaire et, en réalité, ils créent le poisson scolaire. L'essence de toute l'entreprise est la *créativité* — vous voyez — et c'est pourquoi nous allons appeler cette institution expérimentale l'Ecole Créative de Capture du Poisson. La partie créative est le cœur de tout le mouvement — en soi, attraper un poisson, ce n'est rien du tout — mais l'attraper *créativement* — ah ! c'est quelque chose !

Tous les professeurs acquiescèrent de nouveau, et le plus distingué ajouta : — Ah ! oui.

L'idée de la capture réelle du poisson se répandit comme un feu de forêt. Même les instituteurs de l'école dont le fondateur de la capture créative du poisson avait été congédié furent contraints de céder et de demander du vrai poisson pour la classe. Les parents venaient leur dire : — Avec votre nouveau système, nos enfants n'attrapent pas plus de poissons qu'avant. De plus, à la maison, ils sont impertinents, ils affirment qu'on doit toujours les laisser faire ce qu'ils veulent pour qu'ils acquièrent une personnalité intégrée.

— Ils doivent avoir une personnalité intégrée, dirent les maîtres avec fermeté.

— Oui, nous le savons, admirent les parents, mais, bon sang, qu'ils intègrent leur personnalité en capturant du vrai poisson au lieu de nous faire une vie d'enfer à la maison.

Les maîtres achetèrent donc des poissons, leur donnèrent un coup sur la tête, les mirent dans le réservoir de

l'école et commencèrent du poisson.

Le directeur de l'école railla-t-il, vous appelez ce Non-sens ! C'est artificiel n'est pas possible d'avoir cadre naturel.

Les maîtres ainsi critiqués réponse adéquate à cette situation, dans leur école poissons que l'on trouvait loin de la rivière. C'était près de la rivière eût été Créative de Capture du Poisson de leur établissement.

Un jour que le directeur train de regarder lugubre les poissons, il fut abordé comme ancien élève de

— Il y a vingt ans que fort amicalement.

— Non ? répondit le directeur il pourrait se débarrasser

— Si, continua l'ancien Je suis chasseur...

Le directeur cessa d'acquiescement de temps bien il était honteux de dire

Après un certain temps émergea du flot de paroles appeler avec insistance Monsieur, était en train de

èrent vivement, d'un mou-
ingué du groupe ajouta

et *créent* des occasions
continua le maître avec
ervoir scolaire, l'eau sco-
oisson scolaire. L'essence
vivité — vous voyez — et
er cette institution expé-
ture du Poisson. La partie
e mouvement — en soi,
du tout — mais l'attraper
e chose !

èrent de nouveau, et le

du poisson se répandit
es instituteurs de l'école
créative du poisson avait
e céder et de demander
Les parents venaient leur
tème, nos enfants n'attra-
ant. De plus, à la maison,
nt qu'on doit toujours les
our qu'ils acquièrent une

sonnalité intégrée, dirent

ent les parents, mais, bon
onnalité en capturant du
aire une vie d'enfer à la

des poissons, leur donnè-
rent dans le réservoir de

l'école et commencèrent leurs leçons de capture réelle
du poisson.

Le directeur de l'école créative fit la moue. — Pouah !
railla-t-il, vous appelez ce réservoir une situation *naturelle* !
Non-sens ! C'est artificiel ! C'est trop loin de la rivière. Il
n'est pas possible d'avoir une situation *créative* hors d'un
cadre naturel.

Les maîtres ainsi critiqués savaient qu'il n'existait pas de
réponse adéquate à cette accusation. Ils savaient que la
situation, dans leur école, était en effet artificielle. Les
poissons que l'on trouvait dans les réservoirs étaient bien
loin de la rivière. C'était le hic. Pourtant, creuser un trou
près de la rivière eût été copier le directeur de l'Ecole
Créative de Capture du Poisson, lui qui avait été congédié
de leur établissement.

Un jour que le directeur de l'école à réservoir était en
train de regarder lugubrement les enfants qui malmenaient
les poissons, il fut abordé par un homme qui se présenta
comme ancien élève de l'institution.

— Il y a vingt ans que je ne suis venu ici, dit le vieux
fort amicalement.

— Non ? répondit le directeur en se demandant quand
il pourrait se débarrasser de l'importun.

— Si, continua l'ancien. J'ai voyagé loin dans le Sud.
Je suis chasseur...

Le directeur cessa d'écouter et se mit à faire un signe
d'acquiescement de temps en temps, en pensant com-
bien il était honteux de diriger une école non créative.

Après un certain temps, pourtant, quelque chose
émergea du flot de paroles du visiteur et commença à
appeler avec insistance l'attention du directeur. — Oui,
Monsieur, était en train de dire le voyageur, là, dans le

désert, il y a encore au moins deux tigres, — peut-être plus de vrais tigres machérodés — et un homme pourrait...

— Quoi ! s'écria le directeur, réalisant en un éclair toute la signification pédagogique de cette affirmation. Quoi ! Des tigres vraiment *vivants* !

— Oui, Monsieur. De vrais tigres dignes du Créateur.

— Et puis, non, — le directeur retomba dans sa dépression habituelle, — on ne pourrait pas, de toute façon.

— Qu'est-ce qu'on ne pourrait pas ? demanda le voyageur.

— Utiliser ces tigres comme matériel didactique. J'ai cru un instant que ce serait possible, mais, maintenant, je vois bien que non. D'abord, nous ne saurions pas capturer ces tigres, et même si nous le pouvions, il ne serait pas possible de les étourdir d'un coup sur la tête ; nous réussirions tout juste à les rendre furieux. Je vois que c'est irréalisable.

— Ma foi, je n'en sais rien, dit agressivement l'ancien élève. Je pourrais les attraper, les mettre en cage et les apporter ici. Cela coûterait de l'argent, naturellement, mais...

— Une cage ! Le directeur claqua des doigts et toute sa tristesse disparut en un instant. Une cage ! Maintenant, je vois comment faire. De l'argent ? Vous en aurez !

Ainsi fut fondée la deuxième grande institution pédagogique progressiste du paléolithique. On l'appela l'Ecole des Tigres Réels. Des instituteurs et des professeurs de pédagogie firent parfois des voyages de plusieurs jours pour venir, dans cette école, admirer les enfants qui, tous les matins, se mettaient en ligne et agitaient des torches face à deux vrais tigres machérodés. Les deux vieux tigres — les derniers de leur race — édentés, sourds, presque

aveugles, étaient fatigués par la chaleur et la lumière. Ils se tenaient devant la cage, les yeux baissés, la tête inclinée. C'était une chose : qu'on leur laissât le temps de clignoter d'yeux, ils se mettaient à cligner. Les enfants qui poussaient des cris de brandons devant leur cage, ils ne regardaient pas. Elle était trop lourde pour eux.

Mais seuls les tigres ne s'amusaient bien. Les enfants, les maîtres trouvaient cette école ennuyeuse. Les parents radicaux dirent que c'était quelque chose de progressiste et rares. Et leur rareté était encore à leur réalité.

Le jugement définitif fut prononcé par le plus profond de la pédagogie. — Cette Ecole de pédagogie, après une enquête approfondie, est considérée comme des torches devant deux enfants qui apprennent ce qu'ils voient !

ux tigres, — peut-être plus
et un homme pourrait...

r, réalisant en un éclair
que de cette affirmation.
!

gres dignes du Créateur.

r retomba dans sa dépres-
sit pas, de toute façon.

rrrait pas ? demanda le

matériel didactique. J'ai
sible, mais, maintenant, je
s ne saurions pas capturer
pouvions, il ne serait pas
coup sur la tête ; nous
ndre furieux. Je vois que

dit agressivement l'ancien
les mettre en cage et les
e l'argent, naturellement,

laqua des doigts et toute
ant. Une cage ! Maintenant,
gent ? Vous en aurez !

grande institution pédago-
gique. On l'appela l'Ecole
urs et des professeurs de
oyages de plusieurs jours
lmirer les enfants qui, tous
ne et agitaient des torches
odes. Les deux vieux tigres
- édentés, sourds, presque

aveugles, étaient fatigués. Ils ne souhaitaient qu'une
chose : qu'on leur laisse finir leurs jours en paix. D'un
clignotement d'yeux, ils répondaient avec lassitude aux
enfants qui poussaient des cris perçants et agitaient des
brandons devant leur cage. Ils n'aimaient pas cette activité.
Elle était trop lourde pour des tigres de grand âge.

Mais seuls les tigres réagissaient ainsi. Tous les autres
s'amusaient bien. Les enfants éprouvaient du plaisir. Les
maîtres trouvaient cette activité stimulante. Même les
parents radicaux durent admettre que l'école avait réussi
quelque chose de progressiste. Les tigres étaient véritables
et rares. Et leur rareté semblait donner plus de sens
encore à leur réalité.

Le jugement définitif fut prononcé, avec intelligence et
profondeur, par le plus distingué des professeurs de péda-
gogie. — Cette Ecole du Tigre Réel, annonça-t-il après
enquête approfondie, est authentique. Pour les observa-
teurs non avertis, ces enfants semblent simplement agiter
des torches devant deux tigres en cage mais, pour moi,
ils apprennent ce qu'ils vivent et vivent ce qu'ils appren-
nent !

IV. L'enseignement à l'époque

— Je vois que le rec
envahit de nouveau la p

— Qu'a-t-il cette fois a
professeur Peddiwell.

— Il se tracasse à pr
supérieur dans notre pays

— Il peut se tracasser,
qu'il va faire pour chang

— Oui, il va rendre
nel, systématique et ord

— Oh ! oh ! Excellente
mettre de l'ordre dans l'

— Il veut que l'étude
dans toute l'université do
des informations, mais c

— Magnifique. Oui, M
pensée paléolithique la
d'ailleurs très fort la réf
en pleine apogée de la cu

IV. L'enseignement supérieur à l'époque paléolithique.

— Je vois que le recteur de l'Université d'Oskalovsa envahit de nouveau la presse, fis-je remarquer.

— Qu'a-t-il cette fois à son jeune esprit ? demanda le professeur Peddiwell.

— Il se tracasse à propos de l'état de l'enseignement supérieur dans notre pays, dis-je.

— Il peut se tracasser, approuva le professeur. Dit-il ce qu'il va faire pour changer la situation ?

— Oui, il va rendre l'enseignement supérieur rationnel, systématique et ordonné.

— Oh ! oh ! Excellente chose à essayer. Comment va-t-il mettre de l'ordre dans l'enseignement supérieur ?

— Il veut que l'étude de la métaphysique se répande dans toute l'université dont le rôle ne sera plus d'apporter des informations, mais d'entraîner à la pensée pure.

— Magnifique. Oui, Monsieur, ce plan est digne de la pensée paléolithique la plus élevée. En fait, il rappelle d'ailleurs très fort la réforme de l'université qui intervint en pleine apogée de la culture paléolithique.

— Ah ! oui ? Je retins mon souffle et attendis la leçon qui, je le voyais, allait commencer.

Comme celles d'autres pays et d'autres temps (se lança le professeur Peddiwell), l'université paléolithique fut créée pour des raisons magiques. Les écoles ordinaires suffisaient tant que les branches étaient seulement enseignées pour leur valeur pratique ; mais, dès que les connaissances ésotériques furent développées pour leur seule valeur illusoire, il fallut des universités.

En réalité, l'université paléolithique fut fondée quand la rivière devint trop boueuse pour que le poisson pût encore être capturé à la main. A partir de ce moment, la pêche dut être enseignée pour des raisons de culture générale ou à des fins magiques, et il était inévitable qu'un enseignement supérieur naquît à cet effet.

Pour les professions savantes telles que sorcier, chef et ingénieur de la défense, une formation universitaire fut exigée dès le début, simplement parce que, depuis toujours, c'étaient des professions magiques. Les médecins chassaient les esprits malins et traitaient les maladies un peu par science et bon sens, et beaucoup par sorcellerie. Les chefs gouvernaient le peuple en le comprenant un peu et en l'ensorcelant beaucoup. En un certain sens, les antilopes, les ours et les poissons étaient capturés à l'aide de collets, de pièges et de filets, mais l'élément surnaturel déterminant restait les prières et les incantations.

C'est donc pour de bonnes et logiques raisons que, de l'époque paléolithique jusqu'à nos jours, la préparation aux professions libérales et aux professions magiques est restée commune. Notre jeune ami, le recteur de l'Université d'Oskalovsa se tracasse à ce sujet. Si ce cher

garçon ne manquait pas qu'aucune profession saturne créée de l'institution d'école fut toujours à la théorie et à

L'objectif initial de l'université était clair. Puisque elle était l'activité la plus dangereuse de la vie tribale, les passes fondamentales furent dérivées. Quand les connaissances de l'intimidation furent développées pour leur valeur ésotérique, les méthodes furent dérivées et en devinrent les plus dangereuses et les plus pensables.

La devise de l'université était : « Que l'intimidation des autres soit la devise des médecins d'aujourd'hui re

Non seulement le but de ces branches l'étaient aussi, mais la formation supérieure fut toujours détournée de ses buts réels des choses enseignées. Ainsi, on considérait qu'une dose double de magie, au lieu de contenir qu'un dixième de la dose, étaient même considérées comme

Toute la théorie de la culture était basée sur ces essais de dosage de la magie. Il ne suffisait pas de la rendre positive par des enseignements, mais aussi d'empêcher que des enseignements négatifs ne subsistent là où ils ne peuvent être affectés.

Ce système d'évaluation des connaissances dans différentes disciplines aur

ffle et attendis la leçon

d'autres temps (se lança
é paléolithique fut créée
écoles ordinaires suffi-
nt seulement enseignées
s que les connaissances
pour leur seule valeur

ique fut fondée quand
our que le poisson pût
A partir de ce moment,
des raisons de culture
s, et il était inévitable
quit à cet effet.

elles que sorcier, chef et
mation universitaire fut
parce que, depuis tou-
magiques. Les médecins
aitaient les maladies un
beaucoup par sorcellerie.
e en le comprenant un
En un certain sens, les
étaient capturés à l'aide
mais l'élément surnaturel
les incantations.

ogiques raisons que, de
s jours, la préparation
professions magiques
ne ami, le recteur de
se à ce sujet. Si ce cher

garçon ne manquait pas de formation historique, il verrait qu'aucune profession saturée de magie ne peut être dissociée de l'institution d'enseignement qui se consacra toujours à la théorie et à la pratique de cet art.

L'objectif initial de l'université paléolithique était parfaitement clair. Puisque effrayer les tigres avait été jadis l'activité la plus dangereuse et la plus dramatique dans la vie tribale, les passes fondamentales du rituel médical en furent dérivées. Quand les tigres disparurent et quand la science de l'intimidation de ces animaux devint purement ésotérique, les médecins se l'annexèrent complètement et en devinrent les adeptes et les spécialistes indispensables.

La devise de l'université fixait clairement son objectif : « Que l'intimidation des tigres soit douce quand les médecins d'aujourd'hui reposeront dans leur tombe. »

Non seulement le but de l'université était magique, mais ses branches l'étaient aussi. La valeur de l'enseignement supérieur fut toujours déterminée par les propriétés surnaturelles des choses enseignées, et non par les changements réels qu'elles provoquaient chez les étudiants. Ainsi, on considérait que telle branche apportait une double dose de magie, alors que telle autre pouvait n'en contenir qu'un dixième de dose. Certaines branches étaient même considérées comme anti-magiques dans leurs effets.

Toute la théorie de la culture positive ou négative naquit de ces essais de dosage du pouvoir magique, dans l'université. Il ne suffisait pas qu'elle pourvoie une culture positive par des enseignements approuvés, il importait aussi d'empêcher que des branches de valeur culturelle négative ne subsistent là où des étudiants pourraient en être affectés.

Ce système d'évaluation du potentiel surnaturel des différentes disciplines aurait beaucoup mieux fonctionné

si les autorités académiques avaient pu standardiser les dosages. Malheureusement, elles ne le purent pas, et il y eut des discussions sans fin pour savoir quelles branches avaient un pouvoir spécial, et lesquelles n'en avaient pas.

Comme nous l'avons déjà vu, l'intimidation des tigres fut la première branche sacrée. Elle domina longtemps les programmes universitaires. Personne ne pouvait se préparer à une profession libérale sans d'abord se saturer de l'esprit de la discipline, sans apprendre tous ses chants et ses exorcismes et maîtriser ses passes sacrées et ses malédictions.

Cet état de choses aurait peut-être duré éternellement si les professeurs d'intimidation des tigres n'avaient tenté d'approfondir leur domaine. S'ils s'étaient bornés à enseigner les gestes sacrés à leurs étudiants, tout aurait été pour le mieux. Certes, la plupart des professeurs étaient prêts à se contenter du strict minimum de travail mental et physique ; mais quelques maîtres énergiques et consciencieux créèrent toutes les difficultés. Ces grands travailleurs savaient que les professeurs sont censés faire progresser leur science. En outre, ils n'ignoraient pas qu'une discipline comme l'intimidation des tigres avait pratiquement atteint la perfection et que la recherche ne pourrait plus la faire avancer. Elle veut trouver des solutions nouvelles, or un sujet magique connaît toutes les réponses, dès le départ, et il serait hérétique de les mettre en doute.

Les professeurs d'intimidation des tigres durent faire ce que font tous les professeurs de branches vraiment sacrées : ils prêtèrent à leur science un pouvoir magique toujours accru, et combattirent les prétentions d'autres branches à l'influence magique.

Il advint ainsi que l'intimidation des tigres, jadis simple et utile mesure de sécurité, plus tard artifice modérément

magique pour développer le remède souverain contre et de l'esprit. Mieux que sages, nobles et justes. L'intimidation des tigres devint la marque du civisme et de moralité ; personne ne pouvait espérer la surmonter sans difficulté.

Quand d'autres professeurs commencèrent à revendiquer du pouvoir magique pour leur discipline, l'intimidation des tigres se transforma en sommets d'agressives revendications en prétention d'ambages que tous les devoirs avaient été réglés à l'ordre Mystère lui-même.

Au début, cette revendication fut acceptée. Personne n'osa contester, fût, devant une branche sacrée, naître et révéler. Finalement, un professeur d'ichtyologie se permit une prétention avec vigueur et courage. Il produisit des preuves pour soutenir sa revendication, et la discussion d'autant plus vive que le pouvoir magique n'a jamais été défendu.

Le professeur en révolte fut puni. Il n'avait jamais reçu la sanction des tigres, requise pour le succès de la part des autorités, il fut forcé de faire des études approfondies dans une spécialisation en ichtyologie, cette chaîne d'absurdités, d'université ! Evidemment,

ient pu standardiser les
s ne le purent pas, et il
r savoir quelles branches
quelles n'en avaient pas.

intimidation des tigres fut
e domina longtemps les
onne ne pouvait se pré-
sans d'abord se saturer
pprendre tous ses chants
s passes sacrées et ses

-être duré éternellement
les tigres n'avaient tenté
s'étaient bornés à ensei-
tudiants, tout aurait été
des professeurs étaient
imum de travail mental
maîtres énergiques et
s difficultés. Ces grands
sseurs sont censés faire
re, ils n'ignoraient pas
idation des tigres avait
et que la recherche ne
Elle veut trouver des
magique connaît toutes
serait hérétique de les

des tigres durent faire
s de branches vraiment
nce un pouvoir magique
les prétentions d'autres

des tigres, jadis simple
ard artifice modérément

magique pour développer le courage des enfants, devint le remède souverain contre tous les maux de l'intelligence et de l'esprit. Mieux que tout autre, il rendait les hommes sages, nobles et justes. Etre versé dans l'intimidation des tigres devint la marque distinctive de l'élite, garantie de civisme et de moralité privée, discipline sans laquelle personne ne pouvait espérer pouvoir faire face à une vraie difficulté.

Quand d'autres professeurs commencèrent à revendiquer du pouvoir magique pour leur branche, les professeurs d'intimidation des tigres s'élevèrent vers de nouveaux sommets d'agressives revendications pour leur fief. De prétention en prétention, ils finirent par affirmer sans ambages que tous les détails de l'intimidation des tigres avaient été réglés à l'origine du monde par le Grand Mystère lui-même.

Au début, cette revendication fut assez généralement acceptée. Personne n'osait hocher la tête, si peu que ce fût, devant une branche que tout le monde devait connaître et révéler. Finalement, l'inévitable survint toutefois. Un professeur d'ichtyologie attaqua cette nouvelle prétention avec vigueur et courage. De plus, il disposait de preuves pour soutenir sa contestation, ce qui rendait la discussion d'autant plus pénible. Car une discipline vraiment magique n'a jamais besoin de preuves pour se défendre.

Le professeur en révolte avait été nommé par erreur. Il n'avait jamais reçu la formation de base en intimidation des tigres, requise pour le professorat, et, par négligence de la part des autorités, il avait néanmoins été autorisé à faire des études approfondies de capture du poisson et une spécialisation en ichtyologie. Et, pour couronner cette chaîne d'absurdités, l'homme avait été fait professeur d'université ! Evidemment, pareilles circonstances ne pou-

vaient longtemps rester secrètes. Les collègues du nouveau venu découvrirent bientôt qu'il n'avait jamais suivi une seule unité-poisson en intimidation des tigres, après sa sortie de l'enseignement secondaire. A partir de ce moment, ils ne prêtèrent plus d'attention à ses recherches, réduisirent son nombre d'heures de cours au minimum, et s'efforcèrent de l'empêcher de faire trop de tort à la bonne réputation de l'enseignement supérieur.

Ce fut cet individu abject et jaloux qui provoqua la révolte contre la suprématie des intimidateurs de tigres. Il étudia en détail la pratique de l'intimidation des tigres et amena finalement une centaine de membres âgés de la tribu à déclarer sous serment que le baisement du manche de la torche introduisant les rites anti-félins était encore inconnu cinquante ans avant. Il produisit, en outre, différents témoins qui attestèrent que cette pratique avait été inventée par un assistant à l'université qui avait voulu ainsi confesser symboliquement son amour profane pour la fille de sa logeuse.

Le monde paléolithique entier fut ébranlé par ces accusations. Le professeur égaré et les quelques collègues et étudiants qui avaient été touchés, si peu que ce fût, par son hérésie, furent expulsés sommairement de l'université et exclus pour toujours des postes de confiance et de responsabilités. Aucun professeur, médecin, chef ou ingénieur ne peut plus prendre office ou rester en charge sans avoir prêté le serment suivant : « J'abjure solennellement, je déteste et condamne comme mortelle erreur, la doctrine selon laquelle le baiser au manche de la torche n'a pas été révélé par le Grand Mystère lui-même ; je jure solennellement que je m'opposerai de toutes mes forces à cette hérésie et que je ferai toujours tout mon possible pour extirper la racine et les branches de cette erreur et de toute autre qui serait considérée par mes supérieurs comme contraire à la théorie, et à la pratique de l'intimi-

ation des tigres réglée
les règlements de notre

Avec toutes ces sauve
des tigres, il paraît incre
pu obtenir le statut magi
chevaux eut la chance
de temps, et la capture d
de ces deux branches se
réclamèrent de plus en
leur discipline jusqu'à ce
autant de considération
deux nouveaux arrivés se
autant de vigueur que la
opposée à eux. Aussi, les
branches consacrèrent
énergie pour conserver le
naturel et pour maintenir
subordination.

Toutefois, la lutte pour
sitaire à deux ou trois dis
presque avant de s'engage
refuser le bénéfice du po
quelconque ? Aussi, le m
déclencher. Seules manqu
lité culturelle les études de
que sur le comportement
une catégorie suspecte
susceptible de dévaloriser
versitaire fut donc qu'il pr

Il y eut trois grands r
l'histoire de l'université pa
aux étudiants d'étudier le
choix, au lieu de les obl
cours. Cette liberté de choi

. Les collègues du nou-
qu'il n'avait jamais suivi
idation des tigres, après
ondaire. A partir de ce
tention à ses recherches,
de cours au minimum, et
faire trop de tort à la
ent supérieur.

jaloux qui provoqua la
s intimidateurs de tigres.
l'intimidation des tigres
de membres âgés de la
le baisement du manche
s anti-félins était encore
roduisit, en outre, diffé-
cette pratique avait été
université qui avait voulu
son amour profane pour

ut ébranlé par ces accu-
es quelques collègues et
s, si peu que ce fût, par
mairement de l'université
postes de confiance
esseur, médecin, chef ou
ffice ou rester en charge
ant : « J'abjure solennel-
omme mortelle erreur, la
au manche de la torche
mystère lui-même ; je jure
ai de toutes mes forces
aujourd'hui tout mon possible
anches de cette erreur et
érée par mes supérieurs
à la pratique de l'intimi-

ation des tigres réglée par les lois paléolithiques et par
les règlements de notre université. »

Avec toutes ces sauvegardes protégeant l'intimidation
des tigres, il paraît incroyable qu'une autre discipline ait
pu obtenir le statut magique ; pourtant, le massacre des
chevaux eut la chance d'y réussir en relativement peu
de temps, et la capture du poisson suivit. Les professeurs
de ces deux branches se conformèrent à la coutume et
réclamèrent de plus en plus de pouvoir magique pour
leur discipline jusqu'à ce qu'elle soit l'objet de presque
autant de considération que l'intimidation des tigres. Les
deux nouveaux arrivés se combattirent mutuellement avec
autant de vigueur que la discipline la plus ancienne s'était
opposée à eux. Aussi, les tenants de chacune des trois
branches consacèrent une partie importante de leur
énergie pour conserver le plus possible de prestige sur-
naturel et pour maintenir les deux rivales en position de
subordination.

Toutefois, la lutte pour confiner le programme univer-
sitaire à deux ou trois disciplines magiques était perdue,
presque avant de s'engager. Pour quelle raison eût-on dû
refuser le bénéfice du pouvoir magique à une branche
quelconque ? Aussi, le mouvement ne tarda pas à se
déclencher. Seules manquèrent finalement de respectabi-
lité culturelle les études destinées à exercer un effet prati-
que sur le comportement des élèves. On les classa dans
une catégorie suspecte et inférieure. La seule raison
susceptible de dévaloriser un secteur du curriculum uni-
versitaire fut donc qu'il présentât une utilité réelle.

Il y eut trois grands mouvements de réforme dans
l'histoire de l'université paléolithique. Le premier permit
aux étudiants d'étudier les branches magiques de leur
choix, au lieu de les obliger à suivre tous les mêmes
cours. Cette liberté de choix s'appuyait sur le principe que

toutes les disciplines universitaires approuvées possédaient des vertus magiques similaires. Rien ne s'opposait donc à ce que les étudiants décident de leur dosage personnel. Seule la quantité totale était prescrite. Le système du libre choix des branches magiques fut hautement apprécié par les administrateurs et les professeurs. Les administrateurs y trouvaient l'avantage de ne plus devoir décider eux-mêmes du pouvoir magique particulier de chaque domaine et, toutes les branches étant mises sur le même pied, les sentiments des professeurs n'étaient plus blessés.

En réalité, le système du libre choix était trop complexe pour fonctionner sous la direction des seuls professeurs ; ils s'entourèrent de secrétaires et de sténographes qui avaient encore plus d'esprit de corps universitaire que leurs patrons et le système s'écroula sous son poids administratif.

Par une série de négociations interfacultaires, les professeurs modifièrent le système magique du libre choix jusqu'à ce que la seule latitude laissée à l'étudiant fût de décider dans quelle faculté il désirait entrer. Une fois ce choix opéré, il était tenu d'étudier la magie facultaire, sans déviation aucune. Si, par exemple, il se tournait vers l'art d'assommer les chevaux, toute l'énergie de tous les professeurs, des employés et des sténographes de la faculté s'employait à lui faire apprendre autant de détails qu'il pouvait en absorber sur la magie du matraquage des chevaux. Lors des conseils académiques paléolithiques, il arriva que les professeurs d'autres facultés obtinssent quelque geste symbolique dans le sens de l'ancienne liberté magique en faisant introduire quelques heures de cours à option dans le programme, mais cela ne changeait rien à l'orientation fondamentale des études.

Le système de la spécialisation eut pour principal effet de rendre les facultés suspectes les unes aux autres.

Toutefois, la qualité de qu'elle avait été sous au temps de la branche le but était d'acquérir du formule ou incantation e pourvu qu'elle fût appli

La troisième grande tion du système de ma d'une tentative de retou les tenants des différe naquit du profond désir pédagogique qui guérir distingué fut d'avis que évidemment le mieux penser.

— Effrayer les tigres. Tout mouvement nécess tout geste pour capturer dans la première démar baiser le manche de la homme possédant une t physique ou sociale qui discipline mentale et a de la torche ? Non, certes je ne serai pas en peine d'éducation fondamentale son ignorance de la tech

D'autres maîtres reven le matraquage des cheva bien que les chefs de l'un branches s'appelleraient une place d'honneur dan velle.

res approuvées possé-
aires. Rien ne s'opposait
écident de leur dosage
était prescrite. Le systè-
magiques fut hautement
et les professeurs. Les
ntage de ne plus devoir
magique particulier de
anches étant mises sur
es professeurs n'étaient

choix était trop complexe
des seuls professeurs ;
et de sténographes qui
corps universitaire que
croula sous son poids

interfacultaires, les pro-
magique du libre choix
aissée à l'étudiant fût de
siraient entrer. Une fois ce
lier la magie facultaire,
emple, il se tournait vers
te l'énergie de tous les
es sténographes de la
rendre autant de détails
magie du matraquage des
miques paléolithiques, il
tres facultés obtinssent
le sens de l'ancienne
uire quelques heures de
, mais cela ne changeait
des études.

eut pour principal effet
s les unes aux autres.

Toutefois, la qualité de l'instruction resta exactement ce qu'elle avait été sous le régime du libre choix et même au temps de la branche magique unique. En effet, puisque le but était d'acquérir du pouvoir magique, n'importe quelle formule ou incantation était aussi efficace que toute autre, pourvu qu'elle fût appliquée avec foi et ferveur.

La troisième grande réforme universitaire vit l'introduction du système de magie générale. Il s'agissait, en fait, d'une tentative de retour au système unique sans heurter les tenants des différentes disciplines. Cette réforme naquit du profond désir de trouver un puissant remède pédagogique qui guérirait de tous les maux. Un savant distingué fut d'avis que l'art d'effrayer les tigres convenait évidemment le mieux pour apprendre aux étudiants à penser.

— Effrayer les tigres est la discipline de base, dit-il. Tout mouvement nécessaire pour assommer les chevaux, tout geste pour capturer les poissons trouve son origine dans la première démarche de l'intimidation des tigres : baiser le manche de la torche. Connaissez-vous un seul homme possédant une formation approfondie en science physique ou sociale qui n'ait d'abord été astreint à la discipline mentale et affective qu'impose le baisement de la torche ? Non, certes. Si vous croyez en connaître un, je ne serai pas en peine de vous montrer où son manque d'éducation fondamentale apparaît. Ne fût-ce que dans son ignorance de la technique du baisement de la torche.

D'autres maîtres revendiquèrent les mêmes vertus pour le matraquage des chevaux et la capture des poissons, si bien que les chefs de l'université décrétèrent que les trois branches s'appelleraient « magie générale » et recevraient une place d'honneur dans l'éducation universitaire nouvelle.

A ce point, un obscur professeur qui se promenait un après-midi le long de la rivière tomba et heurta un rocher de la tête. Ses bosses de la mémoire et de la prudence furent gravement endommagées. Quand il put quitter l'hôpital pour reprendre ses cours, il sembla normal, mais les conséquences de ses blessures graves apparurent bientôt. Libéré de son sens de la prudence habituel et ayant oublié ce qu'est une université, il commença à parcourir le campus en posant des questions d'une naïveté presque psychopathique.

— Une université est-elle une espèce d'école ? demandait-il souvent.

— Oui, lui répondaient ses collègues avec pitié. Une université est une école, une école supérieure, une école où les maîtres sont beaucoup plus savants que ceux des autres écoles.

— Les écoles sont des institutions éducatives, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Et l'éducation a-t-elle pour but de transformer les gens ?

— Certainement.

— De les rendre meilleurs ou pires ?

— Meilleurs, naturellement.

— Pour savoir ce que nous devons faire avec nos étudiants, à l'université, nous devons donc découvrir comment les rendre meilleurs ?

— Ma foi, oui, meilleurs, plus efficaces, plus compétents intellectuellement. Nous devons leur apprendre *comment* on pense et non ce qu'il faut penser.

— Un étudiant ne peut-il pas être plus intelligent que par exemple son professeur ? Il agit, n'est-ce pas ?

— Euh... oui... je suppose.

— Pour déterminer le meilleur, nous ne devrions-nous donc pas nous en occuper ? Nous souhaitons que soit le meilleur.

— Oh ! non ! Certains plans d'un nouvel ordre de choses qu'on doit penser. En outre, on ne naît le lendemain. Seulement, on arrive demain. Vous préférez être heureux de l'impunité ?

— Je ne vois pas en quoi cela peut servir de prédire ce qui se passera. Cela ne sert qu'à effrayer les tigres comme on effraie le font, le Grand Mystère. Est-ce que je ne prédicte pas ce qui arrivera demain dans une société où l'on effraie les tigres ?

— Ah ! Enfin vous y voyez clair. Effrayer les tigres. Continuez à vous occuper de cela. Vous enseignerez d'or.

Le professeur curieux et étonné se demandait c'était surtout parce qu'il

ur qui se promenait un
mba et heurta un rocher
noire et de la prudence

Quand il put quitter
, il sembla normal, mais
ures graves apparurent
a prudence habituel et
sité, il commença à par-
questions d'une naïveté

espèce d'école ? deman-

llègues avec pitié. Une
le supérieure, une école
s savants que ceux des

ions éducatives, n'est-ce

but de transformer les

pires ?

avons faire avec nos étu-
ns donc découvrir com-

fficaces, plus compétents
leur apprendre *comment*
penser.

— Un étudiant ne peut devenir meilleur, plus efficace,
plus intelligent que par rapport au milieu social dans lequel
il agit, n'est-ce pas ?

— Euh... oui... je suppose.

— Pour déterminer le programme de notre université,
ne devrions-nous donc pas décider d'abord comment
nous souhaitons que soit notre société ?

— Oh ! non ! Certainement pas ! Ce serait dresser les
plans d'un nouvel ordre social. Ce serait enseigner ce
qu'on doit penser. En outre, vous prétendriez aussi con-
naître le lendemain. Seul, le Grand Mystère sait ce qui
arrivera demain. Vous prenez-vous pour le Grand Mystère ?
Estimez-vous heureux de ne pas être foudroyé pour votre
impiété !

— Je ne vois pas en quoi c'est tellement mal d'essayer
de prédire ce qui se passera demain. Si j'enseigne l'art
d'effrayer les tigres comme les professeurs d'université
le font, le Grand Mystère sait depuis combien de temps,
est-ce que je ne prédis pas que les étudiants vivront
demain dans une société où il importera qu'ils sachent
effrayer les tigres ?

— Ah ! Enfin vous y voilà, s'écrièrent tous les profes-
seurs. Effrayer les tigres est de la bonne magie générale.
Continuez à vous occuper de l'intimidation des tigres et
vous enseignerez d'or.

Le professeur curieux avait toujours mal à la tête, mais
c'était surtout parce qu'il avait heurté durement un roc.

V. Education et sécurité

— La Fédération Américaine des enseignants est une association indigne de son nom, elle se contente d'en m'agrippant fermement.

— En effet, fit poliment le jeune homme, pourquoi dites-vous cela à votre jeune ami ?

— Parce que je vois que vous n'êtes pas dans le syndicat des enseignants de votre profession.

— Par exemple ?

— Par exemple, ils ont honte !

— Une *honte*. Vous n'êtes pas sévère ?

— C'est un mot juste, la honte des travailleurs est terrible.

— Ah ! oui. Voilà. Vous n'êtes pas de l'Amérique ?

— ...de l'Amérique ?

V. Education et sécurité paléolithiques.

— La Fédération Américaine des Professeurs est une association indigne de la profession, affirmai-je carrément en m'agrippant fermement au comptoir du bar.

— En effet, fit poliment le professeur Peddiwell, et pourquoi dites-vous cela avec une telle véhémence, mon jeune ami ?

— Parce que je vois combien certaines actions du syndicat des enseignants sont dangereuses pour notre profession.

— Par exemple ?

— Par exemple, ils s'allient aux ouvriers. C'est une honte !

— Une *honte*. Vous ne pensez pas que le mot est plutôt sévère ?

— C'est un mot juste. S'aligner avec un groupe organisé de travailleurs est terrible, indigne de nous.

— Ah ! oui. Voilà. Voilà. Diriez-vous aussi indigne de l'Amérique ?

— ...de l'Amérique ? Euh ! Je ne sais pas.

— Vous savez, ces professeurs s'unissent à des gens impossibles, des méthodistes, des membres de la Chambre de Commerce, et même avec des officiers de réserve. C'est indigne de la profession, j'en conviens, et même anti-américain.

— Monsieur le Professeur, je... je ne vois pas exactement ce que... ?

— Non, vous ne voyez pas. Et vous ne voyez pas parce que vous n'avez pas de perspective, d'arrière-plan historique. Vous considérez les difficultés d'aujourd'hui et ne voyez pas la relation qui existe entre elles et la tâche de l'éducation. Vous avez oublié comment cette relation s'établit et fut ignorée à l'époque paléolithique. Pourquoi ne profitez-vous pas des leçons de l'histoire ?

— Parce que je ne connais pas les leçons de l'histoire, admis-je humblement.

— Très bien, dit le professeur, prenons une chaise près de cette série de miroirs déformants et je vous donnerai une leçon du mieux que je le peux.

Les hommes paléolithiques (dit le professeur Peddwell) portaient la malédiction d'une intelligence pratique. S'ils avaient été un peu plus stupides, ils n'auraient jamais connu de difficultés économiques. Mais leur astucieuse invention du filet à poisson, du lacet à antilope et de la fosse à piéger les ours leur causa ennui sur ennui.

Leur difficulté principale naquit de l'aisance avec laquelle ils purent vivre grâce aux techniques nouvelles. Dans l'ancien temps, presque tous les membres de la tribu, jeunes et vieux, devaient travailler durement. Maintenant, trois ou quatre hommes prenaient assez de poisson en

un jour pour nourrir la tribu. Un homme suffisait pour fabriquer des lacets à antilope et en faire des filets de et de peaux que vivants ils n'eussent obtenu, dans le passé. Une fosse à ours bien faite ne fallait pas plus d'un jour quand l'ours était capturé. On pouvait ajouter une grande quantité de provisions déjà surabondantes.

Toutefois, les sages ne furent pas une difficulté à temps. Ils crurent avoir observé la façon d'agir des hommes intelligents.

Par exemple, quand on avait pêché un poisson, il devint difficile de le pêcher. La pêche possédait des caractéristiques sociales. En effet, plus on était habile, plus il lui était difficile de trouver des compagnons se trouvant dans les mêmes lieux.

Un des pêcheurs les plus habiles les autres au point qu'il avait fabriqué des filets au mieux de ses connaissances, créant un système de pêche. Un beau matin, comme il allait à la pêche le jour précédent, il découvrit qu'il ne pouvait manger cinq poissons par jour de congé, car les autres ne pouvaient à nourrir les siens ce jour-là. La pensée d'être privé de nourriture toute une journée l'attrista. — Comment se débarrasser de ces poissons et risquer de mourir se demanda-t-il.

rs s'unissent à des gens
e membres de la Chambre
des officiers de réserve.
j'en conviens, et même

je ne vois pas exactement

Et vous ne voyez pas
erspective, d'arrière-plan
difficultés d'aujourd'hui
ste entre elles et la tâche
comment cette relation
e paléolithique. Pourquoi
de l'histoire ?

s les leçons de l'histoire,

prenons une chaise près
ants et je vous donnerai
eux.

it le professeur Peddi-
ne intelligence pratique.
des, ils n'auraient jamais
s. Mais leur astucieuse
acet à antilope et de la
a ennui sur ennui.

it de l'aisance avec la-
x techniques nouvelles.
ous les membres de la
vailler durement. Mainte-
aient assez de poisson en

un jour pour nourrir la tribu pendant une semaine. Un seul homme suffisait pour s'occuper de toute une série de lacets à antilope et en retirer, à peu d'efforts, plus de viande et de peaux que vingt matraqueurs de chevaux n'en eussent obtenu, dans le passé, au prix du plus dur labeur. Une fosse à ours bien construite durait indéfiniment, il ne fallait pas plus d'un homme pour surveiller la piste et quand l'ours était capturé, il était aisé de le tuer pour ajouter une grande quantité de viande et de peaux aux provisions déjà surabondantes.

Toutefois, les sages de la tribu surent résoudre cette difficulté à temps. Ils créèrent certaines règles, après avoir observé la façon d'agir des membres de la tribu les plus intelligents.

Par exemple, quand tout le monde sut user du filet à poisson, il devint difficile de trouver une place libre pour pêcher. La pêche posa donc un problème de relations sociales. En effet, plus un homme devenait un pêcheur habile, plus il lui était difficile d'opérer sans que ses compagnons se trouvent dans son chemin ou lui marchent sur les pieds.

Un des pêcheurs les plus rusés de la tribu, gêné par les autres au point qu'il ne pouvait plus poser et tirer ses filets au mieux de ses intérêts, résolut le problème en créant un système de propriété des droits de pêche. Un beau matin, comme il avait fait d'abondantes captures le jour précédent, il découvrit que sa famille n'avait pas pu manger cinq poissons. Il pensa d'abord à prendre un jour de congé, car les cinq poissons restants suffiraient à nourrir les siens ce jour-là. Mais il aimait pêcher et la pensée d'être privé de son activité favorite pendant une journée l'attrista. — Comment pourrais-je me débarrasser de ces poissons et risquer d'en attraper encore plus ? se demanda-t-il.

Comme il réfléchissait, il observa le pêcheur qui se trouvait à sa droite. Il n'était pas très habile. Il posait gauchement son filet et le retirait trop lentement. — Je pourrais attraper plus de poisson que cet homme dans n'importe quel trou de la crique, se dit le pêcheur intelligent. Si j'avais son trou et le mien, je pourrais capturer deux fois plus de poissons que maintenant, et probablement quatre fois plus que ce mauvais pêcheur.

Le pêcheur intelligent fit une proposition à son voisin. — Si tu arrêtes de travailler aujourd'hui et me laisses pêcher à ton emplacement, je te donnerai cinq poissons.

— Ma foi, s'interrogea le pêcheur lent, je ne suis pas sûr que ce soit là un bon marché. Peut-être pourrais-je attraper dix ou vingt poissons si je continuais à travailler ici.

— Peut-être bien que oui, dit le malin pêcheur, et peut-être bien que non. Il se peut que tu n'en prennes que cinq ou quatre, ou même aucun. Combien en as-tu capturé hier ?

— Trois.

— Ah ! Ah ! Et avant-hier ?

— Ma foi, c'était un mauvais jour, trop pluvieux. Je n'en ai eu aucun.

— Ah ! Ah ! Voilà !

— Oui, mais le jour avant, j'en avais pris douze !

— En d'autres mots, tu as fait une moyenne de cinq. C'est juste ce que je t'offre. Et n'oublie pas que tu as travaillé durement pour attraper tes poissons, alors que je t'en donne cinq sans que tu remues le petit doigt.

Ce pêcheur lent ne savait compter que jusqu'à vingt, en se servant de ses doigts et de ses orteils. Diviser

quinze par cinq était trop de ténacité mathématique du pêcheur lent. De même que le fait indiquer cinq poissons, sans soulever la sécurité aux risques, qu'il n'était pas très intelligent, annonça aux autres sa place pour la journée et utilisa son nouveau loisir.

Le pêcheur avisé eut un double emplacement. Il se dit que sa famille ne pouvait pas attendre le jour suivant, il fit une proposition plus lent. — Si tu m'arrêtes de travailler, je te donnerai beaucoup.

— Pour toujours, répète-tu l'offre. Mais que ferai-je pendant ce temps-là, n'est-ce pas ?

— Mais non, lui assura-t-il, je resterai assis et prendrai le soleil.

— Combien de poissons ?

— Cinq par jour.

— Pour toujours ?

— Presque pour toujours, dit le pêcheur lent, cinq poissons jusqu'à ce que tu aies dix poissons. Tu imagines que tu pourrais payer pareille dette, à la fin de la semaine. Pendant ce temps-là, tu pourrais manger de la viande et de la peau de poisson, comme tout le monde. Tu pourrais même avoir des cinq poissons qui t'arrivent tous les jours, si tu remues le petit doigt.

erva le pêcheur qui se
as très habile. Il posait
it trop lentement. — Je
n que cet homme dans
se dit le pêcheur intel-
ien, je pourrais capturer
intenant, et probablement
pêcheur.

proposition à son voisin.
aujourd'hui et me laisses
donnerai cinq poissons.

leur lent, je ne suis pas
né. Peut-être pourrais-je
je continuais à travailler

le malin pêcheur, et peut-
ue tu n'en prendras que
un. Combien en as-tu

jour, trop pluvieux. Je

avais pris douze !

une moyenne de cinq.
n'oublie pas que tu as
tes poissons, alors que
remues le petit doigt.

compter que jusqu'à vingt,
de ses orteils. Diviser

quinze par cinq était trop compliqué pour lui. La compé-
tence mathématique du pêcheur intelligent l'impressionna,
de même que le fait indéniable qu'il était *certain* d'avoir
cinq poissons, sans souci ni effort. Comme il préférait
la sécurité aux risques de l'entreprise et, aussi, parce
qu'il n'était pas très intelligent, il accepta les cinq pois-
sons, annonça aux autres membres de la tribu qu'il céda
sa place pour la journée et se retira dans sa caverne pour
utiliser son nouveau loisir en dormant.

Le pêcheur avisé eut beaucoup de chance dans son
double emplacement. Il attrapa vingt poissons de plus
que sa famille ne pouvait en manger. C'est pourquoi, le
jour suivant, il fit une nouvelle proposition à son compa-
gnon plus lent. — Si tu me laisses ta place pour toujours,
je te donnerai beaucoup de poissons.

— Pour toujours, répéta le pêcheur lent, surpris de cette
offre. Mais que ferai-je ? Il faut que je pêche quelque
part, n'est-ce pas ?

— Mais non, lui assura le pêcheur futé. Tu n'as qu'à
rester assis et prendre le poisson que je t'apporterai.

— Combien de poissons m'apporteras-tu ?

— Cinq par jour.

— Pour toujours ?

— Presque pour toujours. Je t'apporterai chaque jour
cinq poissons jusqu'à ce que tu aies reçu dix fois dix fois
dix poissons. Tu imagines qu'il faudra longtemps pour
payer pareille dette, à raison de cinq poissons par jour.
Pendant ce temps-là, tu peux piéger l'antilope ou l'ours
comme tout le monde. Tu seras riche, car tu auras autant
de viande et de peaux que tu sauras en attraper, en plus
des cinq poissons qui t'arriveront tous les jours, sans que
tu remues le petit doigt.

A un pêcheur malhabile, de compétence mathématique fort limitée, *dix fois dix fois dix* parut une quantité aussi énorme que les dettes de guerre françaises pour le citoyen moyen d'aujourd'hui. Tout ce que le pauvre pêcheur pouvait voir dans l'avenir, en entendant ces chiffres, n'était que douce sécurité. Il accepta la proposition de gaieté de cœur et le chef de la tribu fut appelé pour graver la convention dans l'os sacré réservé à cet usage.

Le pêcheur industriel fit de si bonnes prises qu'en quelques jours, il put prendre des arrangements similaires avec d'autres compagnons peu doués. Il posséda bientôt les droits sur une demi-douzaine d'emplacements. De plus, le poisson tendit à s'éloigner des parties de la rivière où l'on pratiquait une pêche intensive, pour venir s'installer dans le territoire relativement calme du pêcheur avisé. Ainsi, les six emplacements lui fournirent dix fois plus de poissons qu'il n'en prenait avant en un seul.

En moins de sept mois, le pêcheur intelligent eut éteint sa dette pour le premier droit de pêche qu'il avait acquis. Avant la fin de l'année, les six emplacements étaient payés et il avait passé contrat pour dix nouveaux. Deux des pêcheurs restants, assez perspicaces pour voir les avantages de la propriété privée et assez énergiques pour saisir l'occasion, suivirent l'exemple. En très peu d'années, l'industrie de la pêche était aux mains de trois grands chefs pêcheurs.

Les malheureux qui avaient vendu leurs droits purent travailler quelque temps dans l'industrie de l'ours et de l'antilope. Mais ils vinrent tellement encombrer les pistes qu'ils hâtèrent le développement de la propriété privée des droits de chasse. De nouveau, les plus lents, les plus stupides, les moins chanceux, les moins doués en mathématique acceptèrent une combinaison leur donnant une sécurité et des loisirs temporaires et cédèrent leurs droits

à quelques individus agiles qui mirent sur pied l'industrie.

Bientôt, les entreprises de pêche connurent une telle prospérité que tous les membres de la tribu s'occupèrent de tous leurs frères des hommes sans propriété. Un travailleur adulte ne pouvait pas pêcher. Quand on remontra aux chefs que tout juste à assurer la subsistance ils répondirent qu'une famille d'adultes et trois enfants, quatre poissons par jour, si petits fussent-ils, devaient d'un adulte et donc de deux encore besoin.

Ces dispositions sauvèrent le développement de l'industrie. On ne gagnait autant de main-d'œuvre qu'on jetait même les filets perdus. Les pêcheurs restaient assis au bord de la rivière et surveillaient les tas grossissants.

Toutefois, la période de prospérité fut bientôt un ralentissement, car les hommes en plus difficilement leur subsistance. Ils ne pouvaient même plus géaier quelques poissons. Parfois ils chassaient d'antilopes, parfois ils chassaient de poissons pour des costumes. Les hommes allaient à leur femme ou à leurs fils. Les filets continuaient à augmenter et congédièrent des ouvriers. Les hommes en emploi durent nourrir aux dépens des filets auxquelles il en fallait de plus en plus de poisson du tout e

compétence mathématique
parut une quantité aussi
françaises pour le citoyen
le pauvre pêcheur pou-
tant ces chiffres, n'était
la proposition de gaieté
t appelé pour graver la
é à cet usage.

si bonnes prises qu'en
arrangements similaires
oués. Il posséda bientôt
ne d'emplacements. De
gner des parties de la
he intensive, pour venir
ément calme du pêcheur
s lui fournirent dix fois
t avant en un seuil.

leur intelligent eut éteint
pêche qu'il avait acquis.
placements étaient payés
ix nouveaux. Deux des
aces pour voir les avan-
ez énergiques pour saisir
En très peu d'années,
ins de trois grands chefs

ndu leurs droits purent
industrie de l'ours et de
ent encombrer les pistes
de la propriété privée
, les plus lents, les plus
moins doués en mathé-
aison leur donnant une
et cédèrent leurs droits

à quelques individus agressifs, énergiques et chanceux
qui mirent sur pied l'industrie de l'ours et de l'antilope.

Bientôt, les entreprises des trois grands chefs de la
pêche connurent une telle expansion que, même avec l'aide
de tous les membres de leur famille, ils ne purent plus
s'occuper de tous leurs filets. Ils commencèrent à engager
des hommes sans propriété pour pêcher et fumer le pois-
son. Un travailleur adulte était payé deux poissons par jour.
Quand on remontra aux chefs que cinq poissons suffisaient
tout juste à assurer la subsistance d'une famille moyenne,
ils répondirent qu'une famille moyenne comptait deux
adultes et trois enfants. Deux adultes pouvaient gagner
quatre poissons par jour, et les enfants, si faibles et si
petits fussent-ils, devaient être capables de faire la moitié
d'un adulte et donc de gagner ce dont la famille avait
encore besoin.

Ces dispositions sauvèrent quelques familles au début du
développement de l'industrie. Car, à ce moment, on enga-
geait autant de main-d'œuvre que possible. Parfois, on
jetait même les filets pendant la nuit. Les grands chefs
restaient assis au bord de l'eau, payaient les salariés et
surveillaient les tas grossissants de poissons fumés.

Toutefois, la période de haute conjoncture connut bien-
tôt un ralentissement, car les chefs écoulaient de plus
en plus difficilement leur marchandise. Parfois, ils échan-
geaient quelques poissons contre des peaux d'ours ou
d'antilopes, parfois ils dépensaient de grandes quantités
de poissons pour des colliers de dents d'ours destinés à
leur femme ou à leurs filles. Mais les stocks de poissons
continuaient à augmenter. Les chefs réduisirent la pêche
et congédièrent des ouvriers. Ceux qui conservèrent leur
emploi durent nourrir avec deux poissons des familles
auxquelles il en fallait cinq. Les chômeurs ne mangèrent
plus de poisson du tout et essayèrent de vivre de baies et

de quelques morceaux de viande d'ours ou d'antilope qu'ils réussissaient parfois à se procurer.

Les sages qui gouvernaient la tribu comprirent qu'il fallait faire quelque chose. Ils proclamèrent que tout chef pêcheur disposé à offrir à la tribu une pile de poissons de la hauteur d'un homme se verrait attribuer le droit exclusif de fabriquer des filets. Les trois grands chefs pêcheurs acceptèrent immédiatement et apportèrent le poisson voulu. Le gouvernement commença par distribuer un demi-poisson par jour aux hommes sans emploi et un quart de poisson par femme et par enfant. Une famille se composant de deux adultes et de trois enfants dut donc maintenant se satisfaire d'un poisson et demi par jour. Par contre, les chefs de la pêche contrôlaient maintenant, de façon sûre, toute leur industrie. Les outils de production aussi bien que les emplacements de pêche étaient entièrement en leurs mains.

Les chefs de la chasse à l'ours et à l'antilope furent impressionnés par le succès de leurs collègues. Ils se rendirent chez les sages de la tribu et leur demandèrent respectueusement : — Les lois dictées par votre sagesse ne s'appliquent-elles pas également à tous ?

Les sages se consultèrent puis répondirent solennellement : — En vérité, nos lois sont universelles. C'est une marque de sagesse que d'en savoir beaucoup plus qu'un cas isolé ne peut révéler. Nous sommes sages. Nous avons fait ces lois. Donc elles sont universelles. Elles s'appliquent à tous les cas. Entre parenthèses, si cela vous intéresse, elles sont, de plus, éternelles.

— Bien, dirent onctueusement les piégeurs d'ours et d'antilopes. Maintenant, nous savons comment devenir de grands chefs et développer nos industries. Nous nous ferons concurrence dans la libre entreprise.

— Que les meilleurs

Ainsi, les industries de
une évolution similaire à
Les piles de poissons, de
plus en plus hautes, et
leur ration tribale, de plus

Mais les stocks devin
d'industrie ne surent pi
poisson et de la viande,
contre d'autres poissons,
Finalement, ils durent fer
que leurs réserves pourri

Il n'y avait donc plus d
les grands chefs avaien
autorités de la tribu épu
réserves de secours. Le
oisifs, le long de la riviè
stocks de nourriture et de
au regard féroce monter
rent à faire des discours
écoutèrent leurs déclara
furent bientôt prêts à se
riture et de peaux, et
avaient besoin, pour eux
de la tribu et les grands
que la situation était dés

Les gouvernants furent
convoquèrent tous les ch
Tout chef pêcheur dut
poisson sur cent. En outre
poisson dut donner au
poisson par poisson mar
levés sur l'ours et l'anti
recommencer à secourir
mique grave avait été pr

ours ou d'antilope qu'ils
r.

tribu comprirent qu'il
clamèrent que tout chef
u une pile de poissons
errait attribuer le droit
Les trois grands chefs
ment et apportèrent le
ommença par distribuer
ames sans emploi et un
r enfant. Une famille se
trois enfants dut donc
sson et demi par jour.
contrôlaient maintenant,
Les outils de production
e pêche étaient entière-

s et à l'antilope furent
leurs collègues. Ils se
ou et leur demandèrent
stées par votre sagesse
t à tous ?

répondirent solennelle-
universelles. C'est une
ir beaucoup plus qu'un
mes sages. Nous avons
elles. Elles s'appliquent
si cela vous intéresse,

les piégeurs d'ours et
ns comment devenir de
industries. Nous nous
entreprise.

— Que les meilleurs gagnent, dirent les sages.

Ainsi, les industries de l'ours et de l'antilope connurent une évolution similaire à celle de l'industrie du poisson. Les piles de poissons, de viande et de peaux devinrent de plus en plus hautes, et les files de chômeurs attendant leur ration tribale, de plus en plus longues.

Mais les stocks devinrent tels que les grands chefs d'industrie ne surent plus qu'en faire. Ils prêtèrent du poisson et de la viande, ils louèrent des peaux, toujours contre d'autres poissons, d'autres viandes, d'autres peaux. Finalement, ils durent fermer leurs entreprises et attendre que leurs réserves pourrissent.

Il n'y avait donc plus de travail pour personne, et seuls les grands chefs avaient encore de quoi manger. Les autorités de la tribu épuisèrent rapidement leurs maigres réserves de secours. Les hommes sans emploi erraient, oisifs, le long de la rivière, regardant avec convoitise les stocks de nourriture et de couvertures. Des révolutionnaires au regard féroce montèrent sur des rochers et commencèrent à faire des discours enflammés. Les pauvres gens écoutèrent leurs déclarations stupides et insensées et furent bientôt prêts à se précipiter sur les piles de nourriture et de peaux, et à prendre de force ce dont ils avaient besoin, pour eux et leur famille. Les gouvernants de la tribu et les grands chefs d'industrie comprirent vite que la situation était désespérée.

Les gouvernants furent à la hauteur de leur tâche. Ils convoquèrent tous les chefs et leur imposèrent des taxes. Tout chef pêcheur dut livrer aux autorités tribales un poisson sur cent. En outre, toute personne qui mangeait du poisson dut donner aux autorités deux centièmes de poisson par poisson mangé. Des impôts similaires furent levés sur l'ours et l'antilope. Ainsi, le gouvernement put recommencer à secourir les chômeurs. Une crise économique grave avait été provisoirement évitée...

Un jour, un dément monta sur un rocher, près de la rivière, et s'adressa à ses compagnons en ces termes : — Tout le mal de notre système économique provient des règles imaginées par de petits futés, aux dépens des niais, et adoptées par les chefs parce qu'ils appartenaient à la même bande d'exploiteurs. Changeons les règles, proposons-t-il.

— Comment les changerais-tu ? demanda un auditeur.

— Il suffit d'être de bon sens et de remettre tout le monde au travail pour pêcher, piéger les antilopes et les ours, dit l'orateur. Peut-être pourrait-on aussi nous trouver autre chose à faire. De toute façon, mettons-nous tous au travail. Mangeons ou revêtons tout ce que nous pouvons attraper.

Les auditeurs s'entre-regardèrent avec interrogation. Ils savaient que la proposition de l'homme contenait quelque chose de très mal, mais ils ne parvenaient pas à voir quoi.

Les Filles des Attrapeurs de Poissons à Mains Nues, les membres de l'Ordre du Cheval Empaillé et les Fils des Vétérans du Tigre Machérodé¹ entendirent parler des déclarations de l'homme. Ils vinrent l'écouter, comprirent ce qui n'allait pas et surent immédiatement comment réagir.

— Tu prêches le paléomunisme, dirent-ils au travailleur insensé. Et comme il persistait, ils l'avertirent. Ferme-la ou on te plonge dans la rivière.

Presque tous ceux qui avaient écouté virent alors très clairement en quoi l'homme et ses arguments étaient mauvais. — Nous t'avons percé à jour, crièrent-ils. Ferme-la ou on te plonge dans la rivière.

¹ Allusions à des sociétés patriotiques américaines, considérées comme des citadelles de conservatisme.

— J'exerce mes droits de travailleur, et je vous dis que je suis le plus sage et efficace à faire, ainsi ?

Il commença alors à réviser la vie de la tribu. Le problème et proposa que les règles changées, les bons citoyens se baissent la tête sous l'eau jusqu'à la gorge pour conduire à l'avenir.

Un instituteur qui s'était assisté à ces événements, le lendemain suivant, à ses collègues, proposa de gagner quelque chose qui servirait notre peuple en sorte que nous n'ayons plus de chasse et de pêche qui l'empêche de travailler.

— Nous pouvons leur proposer de travailler, mais *non ce qu'il faut pour eux* l'unisson.

— Pourtant, il y a assez de gens pour tout le monde, dit-il. Des questions. Nous, les instituteurs, nous devons éduquer les gens de sorte qu'ils aient ce dont ils ont besoin.

Les collègues baissèrent la tête, et de leurs orteils, en signe de respect. Le plus sage exprima les

— Tu ferais mieux de réfléchir à ce que tu viens de dire, l'homme dit. Ça te rabattra le caquet — ça va t'arriver. Les maîtres d'école ont des élèves au point que, plus ils sont anciens. N'oublie pas cela.

un rocher, près de la
gnons en ces termes :
onomique provient des
, aux dépens des niais,
l'ils appartenaient à la
bons les règles, propo-

demanda un auditeur.

et de remettre tout le
ger les antilopes et les
t-on aussi nous trouver
on, mettons-nous tous
tout ce que nous pou-

t avec interrogation. Ils
omme contenait quelque
enaient pas à voir quoi.

sons à Mains Nues, les
mpaillé et les Fils des
entendirent parler des
nt l'écouter, comprirent
tement comment réagir.

dirent-ils au travailleur
l'avertirent. Ferme-la ou

écouté virent alors très
ses arguments étaient
our, crièrent-ils. Ferme-

éricaines, considérées comme

— J'exerce mes droits d'homme paléolithique, dit le travailleur, et je vous dis simplement ce qui me paraît bon, sage et efficace à faire. Est-ce un crime de vous parler ainsi ?

Il commença alors à répéter ses propositions pour améliorer la vie de la tribu. Mais quand il arriva au cœur du problème et proposa que les règles en vigueur fussent changées, les bons citoyens le saisirent et lui maintinrent la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il promette de bien se conduire à l'avenir.

Un instituteur qui s'était trouvé dans la foule et avait assisté à ces événements palpitants, demanda, le matin suivant, à ses collègues : — Ne devrions-nous pas enseigner quelque chose qui modifierait le comportement de notre peuple en sorte qu'il puisse trouver un système de chasse et de pêche qui l'empêcherait de mourir de faim ?

— Nous pouvons leur enseigner *comment on pense*, mais *non ce qu'il faut penser*, entonnèrent ses collègues à l'unisson.

— Pourtant, il y a assez de poissons, de viande et de peaux pour tout le monde, insista l'instituteur qui se posait des questions. Nous, les maîtres, nous pouvons certainement éduquer les gens de sorte qu'ils sachent conquérir ce dont ils ont besoin.

Les collègues baissèrent la tête et remuèrent le sable de leurs orteils, en signe d'embarras. Finalement, l'aîné et le plus sage exprima les sentiments du groupe.

— Tu ferais mieux de ne pas répéter dans les classes ce que tu viens de dire, l'avertit-il. Tu en veux trop — on te rabattra le caquet — on te congédiera — voilà ce qui va t'arriver. Les maîtres d'école n'ont pas à changer leurs élèves au point que, plus tard, ils rejettent les règles des anciens. N'oublie pas cela. Ne l'oublie pas aussi longtemps

que les anciens dirigeront les écoles, sinon tu te retrouveras dehors en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Le maître qui se posait des questions baissa la tête, à son tour, il fouilla le sable de ses orteils, résolu à s'amender. Il suivit sa résolution et conserva son emploi. Plus exactement, il ne fut congédié que le jour où la crise économique devint si grave que toutes les écoles ne purent plus fonctionner qu'avec la moitié du budget en poissons qui leur avait été accordé dans le passé.

VI. Le problème de la jeu

— La Commission de
nouveau rapport, annon
en lui tendant un exempl

— Ah ! oui, murmura
une bien triste situati

— Qu'entendez-vous ?

— Oui, une triste sit
et les éducateurs mod
faire face.

— Que voulez-vous di

— Quand, après avo
rencontré le président de
taire de la Chambre de
estime qu'il serait bon, a
de passer un mur qui se
il essaie toujours de con
permet de franchir l'obs

— Et alors ? Quel inc

— Aucun, sinon que
d'éducateurs capables d
moyens de franchir ce m

es, sinon tu te retrou-
qu'il n'en faut pour le

stions baissa la tête, à
ses ortels, résolu à
t conserva son emploi.
que le jour où la crise
tes les écoles ne purent
du budget en poissons
passé.

VI. Le problème de la jeunesse paléolithique.

— La Commission de la jeunesse vient de sortir un nouveau rapport, annonçai-je au professeur Peddiwell en lui tendant un exemplaire.

— Ah ! oui, murmura-t-il, sans regarder le papier, c'est une bien triste situation, triste situation.

— Qu'entendez-vous par triste situation ? demandai-je.

— Oui, une triste situation, continua-t-il placidement, et les éducateurs modernes ne sont pas capables d'y faire face.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand, après avoir délibéré, sondé les cœurs et rencontré le président de la First National Bank et le secrétaire de la Chambre de Commerce, l'éducateur moyen estime qu'il serait bon, adéquat et pédagogiquement juste de passer un mur qui se trouve sur le chemin du progrès, il essaie toujours de construire une belle petite échelle qui permet de franchir l'obstacle en rampant prudemment.

— Et alors ? Quel inconvénient y voyez-vous ?

— Aucun, sinon que nous avons besoin de beaucoup d'éducateurs capables de comprendre qu'il y a d'autres moyens de franchir ce mur.

— Lesquels, par exemple ?

— Il nous faut des éducateurs qui voient parfois le moyen de se procurer quelques belles cartouches de dynamite, forent des trous bien nets à la base du mur, produisent une étincelle au bon moment et envoient tout l'ouvrage en l'air, en beaux petits morceaux.

— Mais je ne vois pas...

— Evidemment, vous ne voyez pas. Et vous ne voyez pas parce que vous manquez de perspective historique. Vous considérez les problèmes actuels de la jeunesse et les diverses solutions avancées, mais vous oubliez qu'ils étaient tout aussi désespérants à l'époque paléolithique et qu'on les résolut d'ingénieuse façon.

— Oui, en effet. Parlez, Monsieur le Professeur.

Après cette introduction et ce stimulus, le professeur Peddiwell se carra dans son fauteuil, but un bon coup et commença sa nouvelle leçon.

Pendant la dépression causée par la surabondance de poisson, de viande et de peaux, le problème de la jeunesse paléolithique fut très aigu. Les adultes de la tribu trouvaient fort difficilement du travail dans l'industrie; pour les jeunes, les chances d'emploi étaient pratiquement nulles. Après avoir étudié, à l'école primaire, les rudiments de la capture du poisson, du matraquage des chevaux et de l'intimidation des tigres, les jeunes entraient à l'école secondaire pour y approfondir leurs connaissances dans les mêmes branches, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Tous souhaitaient entrer à l'université paléolithique pour devenir médecins, chefs, ingénieurs, mais la plupart n'avaient aucun espoir de réunir assez de poisson, de viande et de

peaux pour payer leurs
de ceux qui avaient fait

Quelques jeunes gen
pant la nuit et en vol
grands chefs, mais c'é
grande majorité était tr
Les jeunes désœuvrés
mum de nourriture et d
parents et des secours
de la tribu.

Un tas de cailloux
grosseur d'une bille à d
à occuper temporairem
étaient en haut d'une d
de la tribu étaient creu
plus énergiques, priren
cailloux. D'autres, qui a
et étaient sans emploi, l
jeunes de la tribu sure
certains devinrent même

On jouait à différents
de billard, sur le sol, a
cultivèrent le sens de l
les cailloux selon leur
réalisant des dessins da

Il vint toujours plus
inventèrent des jeux d
quelques aînés sans en
façon d'occuper les lo
monde sur le tas de d
attendre leur tour, ne fû
pierre.

s qui voient parfois le
s belles cartouches de
nets à la base du mur,
moment et envoient tout
s morceaux.

pas. Et vous ne voyez
e perspective historique.
actuels de la jeunesse
mais vous oubliez qu'ils
l'époque paléolithique et
çon.

eur le Professeur.

stimulus, le professeur
uteuil, but un bon coup

par la surabondance de
problème de la jeunesse
adultes de la tribu trou-
il dans l'industrie; pour
oi étaient pratiquement
e primaire, les rudiments
raquage des chevaux et
unes entraient à l'école
urs connaissances dans
e de dix-huit ans. Tous
paléolithique pour deve-
mais la plupart n'avaient
poisson, de viande et de

peaux pour payer leurs études supérieures. Et beaucoup de ceux qui avaient fait l'université se casaient avec peine.

Quelques jeunes gens essayèrent de vivre en s'échappant la nuit et en volant du poisson ou de la viande aux grands chefs, mais c'était très dangereux. En outre, la grande majorité était trop honnête pour agir de la sorte. Les jeunes désœuvrés erraient, sans but, vivant du minimum de nourriture et de peaux que leur donnaient leurs parents et des secours alloués par les sages gouvernants de la tribu.

Un tas de cailloux et de rochers polis, allant de la grosseur d'une bille à celle d'une boule de bowling, servit à occuper temporairement les jeunes adultes. Ces pierres étaient en haut d'une colline dans laquelle les cavernes de la tribu étaient creusées. Quelques jeunes, parmi les plus énergiques, prirent l'habitude d'aller jouer avec les cailloux. D'autres, qui avaient aussi terminé leurs études et étaient sans emploi, les suivirent. Bientôt, la plupart des jeunes de la tribu surent s'amuser avec les cailloux, et certains devinrent même très habiles.

On jouait à différents jeux : aux billes, à une espèce de billard, sur le sol, au bowling, etc. Les moins sportifs cultivèrent le sens de la forme et de la couleur en triant les cailloux selon leurs teintes et leur contour, ou en réalisant des dessins dans les murs ou les bordures.

Il vint toujours plus de jeunes sur la colline et ils inventèrent des jeux de plus en plus nombreux. Même quelques aînés sans emploi suivirent et adoptèrent cette façon d'occuper les loisirs. Parfois, il y avait tant de monde sur le tas de cailloux que les joueurs devaient attendre leur tour, ne fût-ce que pour disposer d'une seule pierre.

De temps en temps, quelques jeunes, mécontents et dangereux, s'élevaient violemment contre l'inutilité et la vanité de cette activité. Certains eurent même la témérité de dire : — Nous avons le droit de travailler pour nous et pour la tribu. Devrons-nous passer notre vie à jouer avec des cailloux comme des bébés ? N'oubliez pas que, dans l'ancien temps, c'est en voyant ces jeux que le sage et grand Poing-Neuf pensa à créer l'école pour préparer les jeunes au *travail*. Cette tribu n'a pas besoin de loisirs, mais de travail. Nous sommes las de ces jeux vides et dégradants qui ne servent qu'à nous empêcher de trop penser à nos difficultés. Descendons quelques pierres de la colline et utilisons-les pour casser les règles désuètes des anciens ! Nous pourrions peut-être casser aussi quelques têtes, en passant ! C'est probablement la meilleure façon de provoquer les changements dont cette tribu a besoin.

Toutefois, la plupart des jeunes étaient de bons paléolithiciens, dans la meilleure tradition des trappeurs. Ils rapportèrent ces cas d'agitation aux gouvernants et leur assurèrent qu'ils savaient, eux, que l'esprit révolutionnaire ne pouvait conduire au moindre résultat positif.

Néanmoins, les sages gouvernants de la tribu aperçurent le danger et résolurent de prendre des mesures pour résoudre le problème de la jeunesse, avant qu'il ne devienne trop embarrassant. Après avoir envisagé les différentes façons d'acquérir les informations et les techniques nécessaires pour surmonter la difficulté, ils résolurent d'utiliser la méthode du dialogue dans laquelle ils avaient grande foi. Ils formèrent donc une commission de la jeunesse paléolithique et la réunirent immédiatement.

Les membres de cette commission représentaient tous les éléments importants de la tribu. Les chefs des industries du poisson, de l'antilope et de l'ours envoyèrent des

hommes à leur solde. Certains des plus grands, de matraquage de son, de matraquage de tigres participaient aussi du filet à poisson, du la ours étaient représentés avait tout fait pour défense ment, les jeunes n'étaient bre de la commission se de la jeunesse de son re

Les membres de la c solutions.

Un des professeurs, d au monde paléolithique s plaida pour la prolongati ces jeunes gens à l'éco capture du poisson élém coup ont reçu un enseigne mes élèves en première a leur grande ignorance. Il la façon d'attraper un p les revues et dans les m dantes données que l'on seigner à ces jeunes gen trois ans de propédeuti que quelques autres ma quand cette jeunesse san trouver du travail et fond mains posséderaient cet approfondie de la capti donner.

Les spécialistes des a d'accord, mais insistèrent l'art de la capture du po

jeunes, mécontents et
contre l'inutilité et la
urent même la témérité
de travailler pour nous
asser notre vie à jouer
és ? N'oubliez pas que,
nt ces jeux que le sage
r l'école pour préparer
a pas besoin de loisirs,
s de ces jeux vides et
ous empêcher de trop
ns quelques pierres de
ser les règles désuètes
être casser aussi quel-
bablement la meilleure
ents dont cette tribu a

étaient de bons paléoli-
des trappeurs. Ils rap-
x gouvernants et leur
l'esprit révolutionnaire
ultat positif.

nts de la tribu aperçu-
ndre des mesures pour
nesse, avant qu'il ne
ès avoir envisagé les
ormations et les tech-
r la difficulté, ils réso-
logue dans laquelle ils
donc une commission
unirent immédiatement.

on représentaient tous
Les chefs des industries
l'ours envoyèrent des

hommes à leur solde pour leur servir de porte-parole. Certains des plus grands professeurs de capture du poisson, de matraquage des chevaux et d'intimidation des tigres participaient aussi aux débats. Les amicales fédérées du filet à poisson, du lacet à antilope et de la fosse aux ours étaient représentées par leur grand président qui avait tout fait pour défendre les règles anciennes. Evidemment, les jeunes n'étaient pas présents, car chaque membre de la commission se considérait comme l'ambassadeur de la jeunesse de son ressort.

Les membres de la commission suggérèrent plusieurs solutions.

Un des professeurs, qui en savait plus que tout autre au monde paléolithique sur la capture du poisson à la main, plaïda pour la prolongation de la scolarité. — Remettons ces jeunes gens à l'école, dit-il. Ils ont certes étudié la capture du poisson élémentaire et approfondie, mais beaucoup ont reçu un enseignement de pauvre qualité. Ils sont mes élèves en première année de l'université et je connais leur grande ignorance. Ils n'ont que de vagues notions de la façon d'attraper un poisson sans filet. Il existe dans les revues et dans les monographies scientifiques d'abondantes données que l'on pourrait coordonner pour les enseigner à ces jeunes gens en un solide cours de deux ou trois ans de propédeutique, en même temps d'ailleurs que quelques autres matières moins importantes. Ainsi, quand cette jeunesse sans emploi aurait assez vieilli pour trouver du travail et fonder une famille, son esprit et ses mains posséderaient cette formation que seule l'étude approfondie de la capture manuelle du poisson peut donner.

Les spécialistes des autres branches furent en partie d'accord, mais insistèrent sur le fait que, plus encore que l'art de la capture du poisson, des cours approfondis de

matraquage des chevaux et d'intimidation des tigres étaient susceptibles de développer la force et le courage dont les jeunes auraient tant besoin s'ils trouvaient un jour à s'employer.

Les dirigeants de l'industrie firent une proposition très différente. Le porte-parole des chefs de la poissonnerie suggéra que tous les travailleurs de plus de 50 ans soient pensionnés et remplacés par des jeunes. — Dans la pêche, par exemple, expliqua-t-il, ces vieux ouvriers reçoivent un salaire moyen de deux poissons par jour. Leur travail ralentit à mesure qu'ils prennent de l'âge. Néanmoins, leurs délégués syndicaux, puissants et arrogants, menacent d'immobiliser toute l'industrie du poisson par une grève, si nous réduisons les salaires. Si les vieux se retireraient sous un régime de pension tribale, la communauté pourrait leur allouer un demi-poisson par jour et l'industrie de la pêche pourrait engager des jeunes à un poisson par jour. Ainsi, le chômage serait réduit, le problème de la jeunesse résolu et l'opération profiterait à tout le monde parce que l'industrie du poisson serait prospère.

A ce point, la porte de la salle de conférences fut enfoncée et un petit groupe de jeunes gens et de jeunes filles se précipita à l'intérieur. Après discussion, leur porte-parole, un garçon au regard sauvage, qui avait l'air affamé, fut autorisé à exposer le point de vue des contestataires.

— Malgré les stocks élevés de poisson fumé, de viande séchée et de peaux tannées, dit-il, beaucoup de membres de la tribu n'ont rien à manger ou à se mettre. Nos cavernes sont surpeuplées, laides, insalubres. Les habitants y trouvent à peine place pour dormir, elles sont pleines de poux, de punaises et de vermine. Aucune image ne décore nos murs. Le soir, nous restons tristement assis près du feu, sans qu'une chanson ou une histoire exprime nos émotions et allège le fardeau monotone d'une vie où l'on ne pense

qu'à manger et à s'abriter, alors que nous pourrions, si vous le voulez, nous permettre

— Il y a beaucoup à faire. Nous sommes prêts et impatients de nous creuser des cavernes, nous pouvons apprendre à construire de belles tribus, nous pouvons ériger les tribus au-dessus des grottes, nous pouvons aménager des sentiers pour que les chasseurs puissent pénétrer plus profondément dans la forêt, nous pouvons faire des pièges pour ces animaux sauvages, nous pouvons dessiner des histoires pour le plaisir, nous pouvons dessiner sur les murs des cavernes, nous pouvons même et au Grand Mysère, nous pouvons nous battre plus que les animaux, nous pouvons boire, se battre, se représenter, nous pouvons assez de jouer avec ces animaux, nous pouvons. Laissez-nous travailler, nous sommes sages, et l'augmentation de la production de la tribu vous récompensera.

Les membres de la tribu approuvèrent ces propositions révolutionnaires. Le pauvre garçon qui avait proposé ces règles édictées par les contestataires, le groupe égaré qui le soutenait, la mesure s'imposait clairement. Le porte-parole présidait, toute la communauté était présente, l'homme et l'expulsa de la tribu. Il prit ensuite une note officielle, il demanda de la nourriture, il demanda des écoles, une enquête sur la production. Comme le déclarait un

idation des tigres étaient
orce et le courage dont
ils trouvaient un jour à

ent une proposition très
hefs de la poissonnerie
de plus de 50 ans soient
eunes. — Dans la pêche,
ux ouvriers reçoivent un
s par jour. Leur travail
t de l'âge. Néanmoins,
nts et arrogants, mena-
ie du poisson par une
res. Si les vieux se reti-
tribale, la communauté
on par jour et l'industrie
jeunes à un poisson par
duit, le problème de la
ffiterait à tout le monde
erait prospère.

alle de conférences fut
unes gens et de jeunes
es discussion, leur porte-
ge, qui avait l'air affamé,
vue des contestataires.

poisson fumé, de viande
beaucoup de membres
se mettre. Nos cavernes
es. Les habitants y trou-
es sont pleines de poux,
e image ne décore nos
ment assis près du feu,
e exprime nos émotions
ne vie où l'on ne pense

qu'à manger et à s'abriter. Il nous manque bien des choses, alors que nous pourrions facilement les obtenir, si les règles nous permettaient de travailler.

— Il y a beaucoup à faire et nous, les jeunes, sommes prêts et impatients de nous atteler à la tâche. Nous pouvons creuser des cavernes plus profondes et plus pratiques, nous pouvons apprendre à abattre les arbres et à construire de belles habitations en bois telles qu'en érigent les tribus au-delà des montagnes. Nous pouvons aménager des sentiers plus larges et plus unis pour pénétrer plus profondément dans la forêt où vivent d'autres animaux que les antilopes. Nous pouvons construire des pièges pour ces animaux et, ainsi, améliorer et varier notre ordinaire. Nous pouvons composer des chansons et des histoires pour le plaisir de toute la tribu. Nous pouvons dessiner sur les murs des cavernes pour montrer à nous-mêmes et au Grand Mystère que nous, les hommes, sommes plus que les animaux qui ne vivent que pour manger, boire, se battre, se reproduire et mourir. Nous en avons assez de jouer avec ces damnés cailloux sur la colline ! Laissez-nous travailler, nous vous en prions, hommes sages, et l'augmentation de bien-être et de bonheur de la tribu vous récompensera largement de cette faveur.

Les membres de la commission furent abasourdis par ces propositions révolutionnaires. Ils virent clairement que le pauvre garçon qui parlait ne comprenait pas les règles édictées par les anciens. Son ignorance et celle du groupe égaré qui le suivait, les attristaient. Une seule mesure s'imposait clairement et, au signal de l'ancien qui présidait, toute la commission se leva, se saisit du jeune homme et l'expulsa de la salle de conférences. Ils envoyèrent ensuite une note officieuse à l'Ordre du Cheval Empaillé, lui demandant de faire immédiatement, dans les écoles, une enquête sur des menées anti-paléolithiques. Comme le déclarait un des anciens à une réunion du

bureau de la commission : — Nous sommes sûrs que ces jeunes gens subissent l'influence de certains maîtres pensant à autre chose que la capture du poisson, le matraquage des chevaux et l'intimidation des tigres. Un enseignant qui agit ainsi est anti-paléolithique jusqu'à la moelle !

Dès que l'incident fut clos, la commission se remit au travail sérieux et résolut finalement le problème de la jeunesse. Elle créa une administration spéciale à cet effet. L'administration envoya des prospecteurs dans toutes les vallées et sur les collines voisines, à la recherche de nouveaux gisements de cailloux et de rochers ronds. Dès qu'on en trouvait, on envoyait un expert sur place pour les classer et les disposer pour le jeu, comme il convenait. D'autres experts furent engagés pour inventer de nouveaux jeux de cailloux. Des directeurs d'administration et des inspecteurs furent nommés pour diriger ces travaux. On fit une enquête auprès des jeunes et l'on dressa des tableaux indiquant les préférences des individus et des groupes pour les cailloux gros ou petits, gris ou rouges, lisses ou rugueux, de forme régulière ou irrégulière. Les données furent traitées statistiquement, on dressa des plans, on accorda les subsides tribaux nécessaires et, en peu de temps, le plus important mouvement « tas de cailloux » de l'époque paléolithique était en marche.

Un jour que, sous la direction d'un corps d'experts, les joueurs étaient industrieusement engagés dans leur activité de loisir, une figure étrange apparut sur la crête de la colline et observa longtemps la scène qui s'offrait à elle. Un des inspecteurs de cailloux finit par monter la pente afin d'examiner la créature de plus près.

— Salut, l'ami, cria-t-il en rampant sur les derniers rochers qui le séparaient de l'observateur solitaire.

L'étranger leva la main, en signe d'amitié, mais ne dit rien. Cette attitude taciturne et le fait qu'il était vêtu de

peaux inhabituelles lui étrangère. L'inspecteur ouvertures de façon em vez notre programme me demande si je peu des informations sur no dre pour voir les choses

— Vous appelez ça brusquement l'étranger.

— Oui.

— Que signifie « loisir » ?

— Euh ! — Ah ! — C'est on ne doit pas travailler.

— Oh ! Moi, je m'intéresse qu'il s'agissait d'un programme.

— C'en est un, en un sens.

— Un programme éducatif.

— Oui.

— Avec des cailloux ?

— Oui. Ils apprennent à jouer.

— Qu'apprennent-ils ?

— Ma foi, ils jouent —

Le regard de l'étranger serra le manche de sa hache et battre avec ces pierres.

— Oh ! non, protesta-t-il. Ce n'est que récréation.

— Qu'est-ce que la ré

is sommes sûrs que ces
ce de certains maîtres
ure du poisson, le matra-
on des tigres. Un ensei-
thique jusqu'à la moelle !

commission se remit au
ment le problème de la
stration spéciale à cet
prospecteurs dans toutes
sines, à la recherche de
et de rochers ronds. Dès
expert sur place pour les
eu, comme il convenait.
pour inventer de nouveaux
d'administration et des
diriger ces travaux. On fit
l'on dressa des tableaux
individus et des groupes
gris ou rouges, lisses ou
irrégulière. Les données
on dressa des plans, on
cessaires et, en peu de
ment « tas de cailloux »
en marche.

d'un corps d'experts, les
engagés dans leur acti-
apparut sur la crête de la
cène qui s'offrait à elle.
init par monter la pente
s près.

mpant sur les derniers
servateur solitaire.

ne d'amitié, mais ne dit
e fait qu'il était vêtu de

peaux inhabituelles lui donnaient une allure vraiment étrangère. L'inspecteur de cailloux poursuivit ses aimables ouvertures de façon empruntée: — Je vois que vous observez notre programme de loisirs, dit-il poliment, et je me demande si je peux vous être utile — vous donner des informations sur notre œuvre — vous inviter à descendre pour voir les choses de plus près... ?

— Vous appelez ça un programme de loisirs ? demanda brusquement l'étranger.

— Oui.

— Que signifie « loisirs » ?

— Euh ! — Ah ! — C'est le temps dont on dispose quand on ne doit pas travailler.

— Oh ! Moi, je m'intéresse à la pédagogie. Je pensais qu'il s'agissait d'un programme éducatif.

— C'en est un, en un certain sens.

— Un programme éducatif sans travail ?

— Oui.

— Avec des cailloux ?

— Oui. Ils apprennent en manipulant.

— Qu'apprennent-ils ?

— Ma foi, ils *jouent* — ils se récréent.

Le regard de l'étranger devint menaçant, et sa main serra le manche de sa massue. — Ils apprennent à se *battre* avec ces pierres, dit-il brutalement.

— Oh ! non, protesta l'inspecteur choqué, pas du tout ! Ce n'est que récréation, je vous assure.

— Qu'est-ce que la récréation ?

- Euh... Vous ne le savez pas ?
- Non.
- N'avez-vous pas de programme récréatif dans votre tribu ?
- Non.
- Voyons... Se récréer est ce que vous faites pour rendre votre vie meilleure quand vous avez gagné votre vie.
- Et quand ces jeunes gens travaillent-ils pour gagner leur vie ?
- Ma foi, pour le moment, nous avons beaucoup de chômage, vous voyez, ces jeunes gens ne travaillent pas. Ils n'ont jamais travaillé.
- Jamais ?
- Non, jamais.

Arrivé à ce point, l'étranger révéla qu'il manquait totalement de bonnes manières. Il fixa durement l'inspecteur de cailloux pendant beaucoup plus longtemps qu'il ne sied. Puis, sans un mot, il fit demi-tour et repartit vers son pays.

— Bon voyage ! lui cria poliment l'inspecteur.

L'étranger fit un petit signe de tête effrayant, envoya un coup de massue terrible sur un rocher qui se trouvait le long du chemin et disparut sur la piste.

VII. La désinvolture du professeur

C'était un matin gris et pluvieux. Le professeur Well paraissait distrait. Ses yeux étaient déformés, le long du chemin, par la longue perspective. Il réfléchissait à la signification philosophique de la chaise et joua, apathiquement, avec ses doigts. J'essayai plusieurs fois de donner une leçon, mais en vain. Il suppose que la prémisse de mes processus cérébraux est la tequila prit un léger balancement. Le phénomène devait être très soigneux.

Enfin, le professeur dit :
— Savez-vous la quantité de cailloux, il, amorphe.

— La quatrième leçon.

— C'est la sixième leçon après la leçon quatorzième.

— La sixième ? Aurai-je le droit de...

— Souvenez-vous. Je vous ai dit...

me récréatif dans votre

que vous faites pour
us avez gagné votre vie.

availlent-ils pour gagner

us avons beaucoup de
gens ne travaillent pas.

éla qu'il manquait tota-
a durement l'inspecteur
longtemps qu'il ne sied.
ur et repartit vers son

ent l'inspecteur.

tête effrayant, envoya
n rocher qui se trouvait
ur la piste.

VII. La désintégration du professeur Peddiwell.

C'était un matin gris pour Tijuana et le professeur Peddiwell paraissait distrait. On eût dit que, pour lui, les miroirs déformants, le long du mur, n'existaient plus. De même, la longue perspective du bar semblait avoir perdu sa signification philosophique. Il se laissa tomber sur sa chaise et joua, apathique, avec son verre de tequila. J'essayai plusieurs stimuli susceptibles de le lancer sur une leçon, mais en vain. Finalement, je me tus aussi. Je suppose que la prémonition d'un désastre ralentissait mes processus cérébraux. Je me souviens que mon nec-tequila prit un léger bouquet d'huile de castor. Or, ce phénomène devait être subjectif, car Luis était un barman très soigneux.

Finalement, le professeur rompit lui-même la glace. — Savez-vous la quantième leçon est celle-ci, demanda-t-il, amorphe.

— La quantième leçon ? répétai-je, stupide de surprise.

— C'est la *sixième* leçon, la *dernière*. En réalité, la leçon après la leçon qui aurait dû être la dernière.

— La sixième ? Aurait dû être la dernière ?

— Souvenez-vous. Je ne pouvais consacrer que cinq

jours à ce cours. Le temps est passé. Il était passé hier. Je me suis accordé un jour supplémentaire, mais, maintenant, le dernier délai est arrivé.

Je compris alors le comportement étrange du professeur Peddiwell. J'avais perdu la notion du temps, mais lui, il avait compté les jours avec la sûreté d'un chronomètre de navigateur.

— Devez-vous partir aujourd'hui, professeur ? demandai-je d'un ton misérable.

— Oui, dit le grand homme, résolument. Je dois partir ce soir. Selon l'itinéraire que Mme Peddiwell me trace toujours avec soin, de crainte que je ne m'égare dans mes voyages, je dois paraître demain matin à San Diego, de retour de mes travaux savants dans le Nord. En... à Palo Alto ? A Stanford ? Où suis-je allé travailler ?

— A Berkeley, Monsieur. Du moins, vous m'avez dit que vous travailliez cette semaine à la bibliothèque de l'Université de Californie.

— C'est ça. C'est bien là. C'est là que j'étais, ou plutôt que je suis jusqu'à ce soir. Je prendrai le train qui descend vers le Sud et arrive à San Diego le matin, pour saluer ma petite femme et la reconduire à Petaluma. La dernière séance de la Ligue Américaine des Ouvrages de Dames sera levée ce soir en un feu d'artifice oratoire — selon l'expression consacrée —. Mme Peddiwell doit se hâter d'instruire la section locale de Petaluma de ce qu'elle a appris au congrès national, pendant qu'elle a encore tout frais à la mémoire.

— Voilà, voilà, dis-je d'une voix consolatrice, faisant montre d'un courage que je n'avais pas. Il y aura d'autres occasions. Nous reviendrons à Tijuana. Vous ferez d'autres cours dans ce bar, le plus long bar du monde. Nous ferons encore...

— Non, m'interrompi
ne sera pas.

— Mais vous pourre
vous permettra certain
ment à un autre congrès

— Oh ! oui, sans dout
ments futurs de sa fem
importance pour lui. M
l'essentiel. Il abaissa la
La leçon d'aujourd'hui
de la dernière matière.

— Vous voulez dire...

— Je veux dire que j
du domaine paléolithiq
plus loin. J'ai essayé ce
tout de suite à un voi
plus travailleur, mieux d
peut espérer aller plus

Il était si sûr de lui, s
je ne pus dire un mot.
dant la conclusion qui,

J'ai essayé, mais san
passait dans la tribu d
montagne (commença l
hésitante), cette tribu
appartenait. J'ai obtenu
détails manquent. Pourta

Cette étrange tribu ét
Il avait l'esprit pratique e

ssé. Il était passé hier.
mentaire, mais, mainte-

étrange du professeur
du temps, mais lui, il
arreté d'un chronomètre

i, professeur ? deman-

olument. Je dois partir
ne Peddiwell me trace
e ne m'égare dans mes
matin à San Diego, de
s le Nord. En... à Palo
é travailler ?

ns, vous m'avez dit que
bibliothèque de l'Uni-

là que j'étais, ou plutôt
trai le train qui descend
e matin, pour saluer ma
Petaluma. La dernière
es Ouvrages de Dames
tifique oratoire — selon
Peddiwell doit se hâter
aluma de ce qu'elle a
nt qu'elle a encore tout

x consolatrice, faisant
s pas. Il y aura d'autres
ana. Vous ferez d'autres
du monde. Nous ferons

— Non, m'interrompit le professeur avec fermeté. Cela ne sera pas.

— Mais vous pourrez certainement... Mme Peddiwell vous permettra certainement... elle participera certainement à un autre congrès...

— Oh ! oui, sans doute. Il écarta la pensée des déplacements futurs de sa femme comme s'ils n'avaient aucune importance pour lui. Mais ce n'est pas l'essentiel. Voici l'essentiel. Il abaissa la voix et prit un ton de conspirateur. *La leçon d'aujourd'hui est la dernière, parce qu'elle traite de la dernière matière.*

— Vous voulez dire... ?

— Je veux dire que je suis au bout de ma connaissance du domaine paléolithique. Mes recherches n'ont pas été plus loin. J'ai essayé ce matin, mais je me heurte presque tout de suite à un voile impénétrable. Un autre savant, plus travailleur, mieux doué, plus sensible aux nec-tequillas peut espérer aller plus loin. Pour moi, c'est fini !

Il était si sûr de lui, si impressionnant de modestie, que je ne pus dire un mot. Je restai assis, silencieux, attendant la conclusion qui, je l'espérais, allait venir.

J'ai essayé, mais sans grand succès, de voir ce qui se passait dans la tribu qui habitait de l'autre côté de la montagne (commença le professeur Peddiwell d'une voix hésitante), cette tribu à laquelle l'observateur des jeux appartenait. J'ai obtenu quelques résultats, certes, mais les détails manquent. Pourtant, les faits principaux sont clairs.

Cette étrange tribu était gouvernée par un seul homme. Il avait l'esprit pratique et ne s'intéressait guère à la magie

ou à la culture. Quand il brandissait sa lourde massue, on voyait saillir ses muscles d'acier.

La tension causée par le froncement de ses sourcils menaçants avait creusé son front de rides profondes. Son menton massif s'avancé agressivement vers l'homme ou la chose qui osait lui résister, ne fût-ce qu'un instant. Pour parler, il poussait des grognements rythmés et gutturaux qui exerçaient un pouvoir hypnotique profond sur son peuple. Stimulé par ses grognements et son exemple, le peuple poussait des cris rythmés, agitait des massues et frappait du pied à l'unisson jusqu'à ce que le sol tremblât.

Cette tribu ultramontaine ne connaissait pas le souci du chômage. Tous les hommes et les jeunes gens qui n'étaient pas nécessaires à la pêche ou à la chasse, travaillaient pour la tribu, sous les ordres du chef. Ils rassemblaient des rochers, non pas pour jouer, comme les groupes récréatifs de l'autre côté de la colline, mais pour en faire des armes. Certaines pierres étaient choisies comme projectiles à lancer à la main, d'autres pour être tirées avec des frondes, d'autres encore pour être taillées en haches et être liées à des manches solides.

Toutefois, ce groupe ne consacrait qu'une moitié des heures claires à la fabrication des armes. Il utilisait l'autre moitié pour apprendre à s'en servir. Le premier résultat de cet entraînement fut la création d'un système de chasse très efficace. De moins en moins d'hommes furent nécessaires pour nourrir et vêtir la tribu, de sorte qu'ils furent de plus en plus nombreux à fabriquer des armes et à apprendre à les utiliser. Le second résultat fut que, plus les membres de la tribu se sentirent experts au maniement des armes, plus ils eurent envie de les employer en une guerre contre une autre tribu.

Le chef menaçant ex de partir en guerre. Il tribal, du besoin tribal mais surtout il parla changer la vie à coup laquelle la tribu et son moins, le désir de se grandes quantités de plutôt qu'en travaillant

La tribu était arrivée taire. Le chef en était cier. Il savait que sure Il ne pouvait pas toujo à propos de gloire fu fatiguer de ses propres d'action était telle que faisaient mal.

Aussi, le chef fut enc che en éducation com passait dans la tribu d

— Mais ce peuple le chef.

— Si, Votre Grande ils ne s'en servent pas tantes.

— Ne s'en servent p tu dire ?

— Ils font les singes pierres, mais n'en font

— Mais alors, comm Essaies-tu de te moque

essait sa lourde massue,

ment de ses sourcils me-
e rides profondes. Son
sivement vers l'homme
ne fût-ce qu'un instant.
ements rythmés et gut-
hypnotique profond sur
ements et son exemple,
és, agitait des massues
jusqu'à ce que le sol

naissait pas le souci du
eunes gens qui n'étaient
la chasse, travaillaient
ef. Ils rassemblaient des
e les groupes récréatifs
pour en faire des armes.
s comme projectiles à
re tirées avec des fron-
llées en haches et être

rait qu'une moitié des
armes. Il utilisait l'autre
vir. Le premier résultat
tion d'un système de
moins d'hommes furent
a tribu, de sorte qu'ils
à fabriquer des armes
second résultat fut que,
tèrent experts au manie-
vie de les employer en

Le chef menaçant exposa, dans ses discours, les raisons de partir en guerre. Il parla du destin tribal, de l'honneur tribal, du besoin tribal de réaliser ses objectifs sanglants, mais surtout il parla des peuples inférieurs dont il faut changer la vie à coups de massue. La vraie raison pour laquelle la tribu et son chef désiraient la guerre était, néanmoins, le désir de se servir de ses armes et d'acquérir de grandes quantités de viande et de peaux en combattant, plutôt qu'en travaillant de façon plus prosaïque.

La tribu était arrivée au sommet de son potentiel militaire. Le chef en était conscient et commença à s'en soucier. Il savait que surentraîner les hommes est dangereux. Il ne pouvait pas toujours continuer à grogner et à hurler à propos de gloire future. De plus, il commençait à se fatiguer de ses propres discours. L'intensité de son besoin d'action était telle que les muscles actionnant la massue lui faisaient mal.

Aussi, le chef fut enchanté quand son chargé de recherche en éducation comparée revint et raconta ce qui se passait dans la tribu de l'autre côté de la montagne.

— Mais ce peuple n'a-t-il pas de pierres ? demanda le chef.

— Si, Votre Grandeur, répondit le prospecteur, mais ils ne s'en servent pas, du moins pas à des fins importantes.

— Ne s'en servent pas ! Par tous les diables, que veux-tu dire ?

— Ils font les singes, en jouant à mille jeux avec les pierres, mais n'en font rien d'utile pour la tribu.

— Mais alors, comment le travail nécessaire se fait-il ? Essaies-tu de te moquer de moi, espèce de ver rampant ?

— Non, non, Votre Grandeur. Je ne pense qu'à la stricte vérité. Ce que je dis paraît incroyable, je le sais, mais je vous donne, autant que je le puis, une image fidèle de la réalité. Ces gens n'ont aucune notion de l'avenir qu'ils veulent préparer pour leur tribu.

— N'ont-ils pas d'écoles pour leur enseigner cette notion ?

— Non, Grandeur, pas dans le sens d'une pédagogie conçue en fonction d'un but nettement défini. Ils ont quelque chose qu'ils appellent *éducation*, mais c'est juste une collection d'activités traditionnelles, une machine qu'ils adorent pour elle-même. Le résultat fait pitié. Ils ont des tas de viande et de peaux, mais ils ne sont pas assez instruits pour les distribuer, d'où beaucoup d'entre eux sont nourris et vêtus comme des épaves. Ils ont quantité de travail en souffrance, mais ils sont si mal éduqués qu'ils contraignent beaucoup d'hommes au chômage perpétuel. La pseudo-éducation qu'ils reçoivent les rend, à jamais, incapables d'essayer d'améliorer leurs conditions de vie.

Le grand chef poussa des grognements plus profonds.
— Bon, bougonna-t-il. Un tel peuple doit être pris en main par une race supérieure. On y va. Veillez à donner immédiatement les ordres nécessaires.

Le professeur Peddiwell retomba dans un profond silence. J'attendais qu'il poursuivît l'histoire, mais il continua à fixer son verre d'un œil absent, sans dire un mot.

— Y sont-ils allés ? hasardai-je finalement.

— Oui, répondit-il, laconiquement.

— Et comment la guerre a-t-elle fini ? demandai-je encore.

— Qu'est-ce que vous pensez ? rétorqua le professeur. J'ai brossé le tableau. Je vous ai raconté comment Poing-

Neuf lança un système d'un objectif bien défini. Ce système dégénéra en... Servez-vous de votre intelligence épuisée. Je dois partir pour...

— Partir pour San... qu'on pouvait à peine... provint indiscutablement... fesseur tournoya sur... tendre un coup de fusil... l'avait frappé entre les yeux... à la vue de ce qui se...

Je n'avais plus vu M... était devenue un peu plus grosse, mais, pour ses manières désagréables, rien changé.

— Partir pour San... s'avançant pour mieux... demander pourquoi, J... vous partez ?

Le professeur n'ess... n'attendait probablement... rapidement, du même... *saloon* ! Avec ce sale... avec un mépris évident... As-tu réellement bu de... à demi plein de tequila... vicieusement sur la table... les deux.

Luis se précipita avec... d'agonie. Le professeur... vingt pesos et prit br...

ne pense qu'à la stricte
able, je le sais, mais je
une image fidèle de la
otion de l'avenir qu'ils

leur enseigner cette

sens d'une pédagogie
ment défini. Ils ont quel-
on, mais c'est juste une
es, une machine qu'ils
t fait pitié. Ils ont des tas
sont pas assez instruits
d'entre eux sont nour-
s ont quantité de travail
éduqués qu'ils contrai-
hommage perpétuel. La
es rend, à jamais, inca-
s conditions de vie.

nements plus profonds.
e doit être pris en main
Veillez à donner immé-

nba dans un profond
l'histoire, mais il conti-
nt, sans dire un mot.

finalement.

nt.
elle fini ? demandai-je

rétorqua le professeur.
aconté comment Poing-

Neuf lança un système d'éducation, conçu en fonction
d'un objectif bien défini, et comment, au cours des années,
ce système dégénéra en bureaucratie, en culture magique.
Servez-vous de votre imagination, mon ami. La mienne est
épuisée. Je dois partir pour San Diego.

— Partir pour San Diego ? répéta une voix si cruelle
qu'on pouvait à peine l'appeler féminine, bien qu'elle
provînt indiscutablement d'une espèce de femme. Le pro-
fesseur tournoya sur sa chaise, comme s'il venait d'en-
tendre un coup de fusil, puis s'affaissa comme si la balle
l'avait frappé entre les yeux. Je levai la tête et restai pétrifié
à la vue de ce qui se dressait derrière lui.

Je n'avais plus vu Mme Peddiwell depuis dix ans. Elle
était devenue un peu plus blanche de cheveux et un peu
plus grosse, mais, pour autant que je puisse en juger, ses
manières désagréables, si caractéristiques, n'avaient en
rien changé.

— Partir pour San Diego ? répéta-t-elle aigrement en
s'avançant pour mieux toiser son mari déconfit. Et puis-je
demander pourquoi, J. Abner Peddiwell, c'est d'ici que
vous partez ?

Le professeur n'essaya pas de répondre et sa femme
n'attendait probablement pas de réponse, car elle continua
rapidement, du même ton impitoyable. — Ici, dans un
saloon ! Avec ce sale crétin ! Elle me regarda un moment,
avec un mépris évident. Et qu'est-ce que c'est ? Tu bois ?
As-tu réellement bu de l'alcool ? Elle lui arracha son verre
à demi plein de tequila, le flaira un instant, puis l'écrasa
vicieusement sur la table. Le fracas nous fit lever tous
les deux.

Luis se précipita avec une serviette et une expression
d'agonie. Le professeur Peddiwell lui donna un billet de
vingt pesos et prit brièvement congé. — Adieu, Luis,

murmura-t-il doucement. Je m'en vais. Plus de nec-tequilas, Luis, jamais plus.

— Vous reviendrez, Señor, lui assura Luis avec sympathie. Avant que le professeur ne puisse répondre, sa femme lui saisit fermement le bras et le propulsa rapidement vers la porte.

Je suis fier de ce que je fis alors. Bien que la seule vue de cette femme me paralysât, je surmontai ma terreur et, me précipitant, je saisis la main libre du professeur. — Merci pour le cours, professeur, lui dis-je en suffoquant. Je ne pourrai jamais vous témoigner assez de reconnaissance.

— Ce n'est rien, mon ami, répondit-il poliment. Aucune circonstance, si terrifiante fût-elle, ne pouvait lui enlever le sens de la courtoisie. Et il ajouta, avec un pâle sourire, alors qu'on le traînait vers la porte : *Mais ma chronologie devait être décalée d'un jour !*

PREFACE

HAROLD W. BENJAMIN

- I. SEMINAIRE A TIJUANA
- II. LE PLAN D'ETUDES PALEOLITHIQUES
- III. L'ECOLE DES TIGRES
- IV. L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR PALEOLITHIQUE
- V. EDUCATION ET SECURITE
- VI. LE PROBLEME DE LA CHRONOLOGIE
- VII. LA DESINTEGRATION

is. Plus de nec-tequilas,

ssura Luis avec sympa-
e puisse répondre, sa
s et le propulsa rapide-

s. Bien que la seule vue
urmontai ma terreur et,
n libre du professeur.
lui dis-je en suffoquant.
er assez de reconnais-

ndit-il poliment. Aucune
ne pouvait lui enlever
a, avec un pâle sourire,
: *Mais ma chronologie*

TABLE DES MATIERES

PREFACE	7
HAROLD W. BENJAMIN	9
I. SEMINAIRE A TIJUANA	11
II. LE PLAN D'ETUDES PALEOLITHIQUE	25
III. L'ECOLE DES TIGRES REELS	39
IV. L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR A L'EPOQUE PALEOLITHIQUE	59
V. EDUCATION ET SECURITE PALEOLITHIQUES	71
VI. LE PROBLEME DE LA JEUNESSE PALEOLITHIQUE	83
VII. LA DESINTEGRATION DU PROFESSEUR PEDDIWELL	93